

STÈLE VI

Auteur : Sylvie Germain

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

93 Fichier(s)

Citer cette page

Sylvie Germain, STÈLE VI, 1981

Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ArchivesGermain/items/show/10>

Présentation

Date1981

GenreThèse de doctorat

LangueFrançais

SourceNumérisation à partir de l'exemplaire conservée à la Bibliothèque universitaire de Nanterre

Collation21×29,7 cm

Lieu de soutenanceUniversité de Paris X-Nanterre

Information sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle), EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Thèse : Sylvie Germain

Editeur de la ficheAnne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN,

Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s) Bello, Anne-Claire (édition numérique & transcription)

Notice créée par [Anne-Claire Bello](#) Notice créée le 23/01/2023 Dernière modification le 31/01/2023

1) - LA TRANSGRESSION MISERICORDIEUSE -

- A) - LE MANQUE SOUVERAIN:

- "Nous ne naissons pas seuls.
Naître, pour tout, c'est con-
naître. Toute naissance est
une connaissance."

Claudel - "Art Poétique" -

- "Je m'accomplis au contact du TU,
je deviens Je en disant Tu.
Toute vie véritable est rencontre."

Buber - "Je et Tu" p.30 -

* Le visage: mode d'être au monde propre à l'homme,
manière dont l'homme manifeste sa présence et exerce son
rapport au monde; creux où le temps se décline; face dont
le vis-à-vis instaure en tout distance et inévidance, lève
partout question.

Le visage donc: - destin de l'homme où se con-
juguent grâce et nécessité, facticité et vocation.

- "Voilà ce qui s'appelle Destin: être en face
et rien que cela et toujours en face." (169)

En face, et non pas dans; en face distordu, dé-
tourné, dégageant tant de perspectives que le lointain se

fait confins et que l'ailleurs champlève l'ici (où toutes choses se font étrangement fragiles et intouchables.)

* Destin: - et cependant l'homme est un être originellement sans visage et qui demeure toujours dans la perte possible du visage. Ce paradoxe est fondamental et d'emblée qualifie ce destin: - celui-ci n'est jamais joué, jamais donné, mais ne cesse d'être à l'oeuvre. Ce paradoxe est tel qu'en lui se dresse ultimement la question du sens de la présence de l'homme au monde; que signifie en effet un destin dont la rigueur n'a d'égale que l'aléatoire, soumis autant à l'urgence qu'à l'incertain, et pareillement nécessaire et problématique? Certainement les voies d'approche de la réponse sont diverses, mais peut-être la "réponse" est-elle au coeur de la question même, comme son centre de gravité; la réponse serait alors ce qui ne se donne pas, ce qui avive infiniment la question. Il faut donc soutenir la question jusqu'au point où elle assigne à l'absolu de la fascination.

Jusqu'au point où ce destin s'affirme VOCATION mettant dramatiquement en jeu la liberté de l'homme.

- C'est ce que fit Narcisse en se penchant sur l'eau; mais il échoua et ne se sensibilisa pas à la réponse car il ne sut que mourir DE lui-même et non pas A lui-même. L'eau dans laquelle il se mire est trop "pure" (est trop sienne, trop immédiate) pour féconder la question..

- "Il était une source limpide aux eaux brillantes et argentées, que ni les bergers, ni les chèvres qu'ils paissent sur la montagne, ni nul autre bétail n'avait jamais approchée,

que n'avait troublée nul oiseau, nulle bête sauvage, nul rameau tombé d'un arbre." (170)

Une eau si pure, non altérée, non troublée, qu'elle ne peut en retour pas altérer Narcisse. Une eau sans profondeur et sans méandres, toute close sur elle-même; une eau où scintille le MANQUE. Ce que découvre Narcisse en son miroir c'est donc l'absolu du manque, l'absence totale du visage à soi-même, par soi-même, - et par là il accède au vif du destin, à l'extrême amont du visage.

Mais il s'y pétrifie, au lieu de se mettre en marche, confondant point de départ et point d'arrivée.

- "A combien de reprises il prodigua de vains baisers à l'onde trompeuse! Que de fois, pour saisir le cou aperçu, il plongea dans l'eau ses bras, sans les refermer sur soi. Que voit-il donc? Il l'ignore; (...) Mais ni le souci de Cérès, ni celui du repos ne peut l'arracher de là; étendu dans l'herbe épaisse, il contemple, sans en rassasier ses regards, la mensongère image, et par ses propres yeux se fait lui-même l'artisan de sa perte."

- Ce qu'il voit ainsi et ignore (et ne peut qu'ignorer de la sorte) lui est pourtant révélé; révélé par la Nymphe Echo dont la voix suppliante tente désespérément de rédimer l'image de Narcisse. Echo qui elle est à ce point altérée, destituée d'elle-même, qu'elle ne peut plus "lorsqu'on a fini de parler, que redoubler les sons et répéter les paroles entendues." En Echo dévastée, le manque se fait mouvement, tension, désir et course.



- "Donc, lorsqu'elle vit Narcisse errant à l'aventure dans la campagne et se fut enflammée pour lui, elle suit ses traces à la dérobée. Plus se prolonge la poursuite, plus elle s'échauffe à la chaleur la plus proche de cette flamme, tout de même que le soufre sensible dont on enduisait l'extrémité des torches brûle à l'approche du feu."

* Echo, tout autant que Narcisse, pâtit l'infini du manque, mais sur le mode inverse; aussi l'accès que cette passion lui livre au vif du destin du visage la situe à l'extrême aval du visage: - dans le désir et l'ouverture et la tension vers l'autre, dans le consentement à l'inachevé et à l'insuffisance de soi. Et du fond de l'indigence de sa parole (parole qui ne lui appartient plus du tout, toute entière accordée à la parole des autres), elle parvient à répondre à Narcisse, et là où celui-ci ne constate qu'absence (persona comme masque vide), elle affirme une présence (persona comme visage et personne, comme Je et TU.)

- "Par hasard, l'enfant séparé de la troupe fidèle de ses compagnons, avait dit: "N'y-a-t-il ici quelqu'un?" - "Si, quelqu'un", avait répondu Echo."

- Ainsi seule Echo, dont il ne reste que la voix entendue de tous, atteint au point de tangence du paradoxe qu'est le destin du visage en consommant l'absence et la perte incessante de son propre visage. Car non seulement elle soutient la question du destin jusqu'au point où elle se fait fascination, mais encore elle endure cette fascination jusqu'au point où elle implique dé-formation et dé-crétion.

- "Dédaignée, elle se cache dans les bois et voile de feuillages son visage couvert de honte, et depuis ce jour elle vit dans les antres solitaires (...) Les soucis qui hantent ses veilles rongent son corps pitoyable. La maigreur plisse sa peau, toute l'essence même de son corps se dissipe dans les airs. Il ne lui reste que la voix et les os."

- Figé ainsi en amont du visage, Narcisse pervertit le sens du destin qui s'échoue alors en fatalité; abîmée en aval, Echo ouvre ce destin à sa dimension véritable et le vit comme vocation, ie. qu'elle pâtit le manque jusqu'au point où il la livre sans réserve ni défense à la souveraineté du dehors et la soumet au règne de l'autrui.

- "USE DE MOI A TON GRE!" s'écrie Echo qui n'est plus qu'abandon, supplication et attente, qui sait que ni l'amont ni l'aval du visage ne sont en soi, que le visage est de part en part indigence et mendicité; - vocation et dévouement.

Echo ne parle pas, - mais elle CRIE, car répéter les éclats de la voix des autres, répercuter les débris des mots, c'est mettre à nu un aspect essentiel du langage: user du langage comme d'une déchirure; Narcisse qui se sourit à soi seul dans l'eau limpide se leurre en confondant le sourire de l'homme et le sourire de l'ange, en reniant l'équivocité et le tourment du sourire humain qui jamais ne "nage dans le signifiant suprême", étant toujours écartelé dans un réseau de signes en tension. Echo n'a pas de sourire, - elle est un cri à vif.

- "Je crie, regarde,

Ta conscience n'est pas en toi,
 L'amont de ton regard
 N'est pas en toi,
 Ta souffrance n'est pas en toi,
 Ta joie moins encore." (171)

- Conscience, regard, souffrance et joie ne résident pas seulement à l'intérieur du moi, ne s'originent ni ne travaillent dans l'enclos d'une subjectivité autonome, d'une sensibilité égocentrique, mais toujours sourdent de tréfonds étrangers au moi seul et s'élançant vers des lointains à l'infini; comme nous avons déjà souligné cette "apatridie" du regard et du moi en général, jusque dans la mort même, nous allons également insisté sur celle de la conscience, de la souffrance et de la joie, car raconter "la prise de conscience d'un cri" c'est raconter l'expatriation et l'expropriation du moi qui préfère ce cri. Ce cri qui "structure", en le déchirant, le visage.

* * * * *

B) - TRANSGRESSION:

- "C'est en ruinant en moi-même, en autrui, l'intégrité de l'être, que je m'ouvre à la communion, que j'accède au sommet moral."

- Bataille - "Sur Nietzsche" p.50.

- "A quoi crois-tu?

A ceci: que le poids de toutes choses doit être nouvellement établi."

- Nietzsche - "Le Gai Savoir" Liv.III, §269.

* Ce qui appert donc à travers la légende de Narcisse et Echo, c'est qu'il n'y a pas d'AVOIR-VISAGE, mais seulement un DEVENIR-VISAGE; et que ce Devenir relève d'un travail incessant, d'une marche en avant, d'une pleine exposition au dehors, d'un arrachement incessant; c'est que le manque originel qui préside à la formation du visage "s'enracine" dans un manque souverain qui concerne absolument tout l'être de l'homme qu'il destine alors irrévocablement à l'affrontement de l'autre: - cet autre qui lui est fondamentalement manque. Cet autre qui lui manque en ce que le sujet ne peut jamais le saisir, le posséder, le retenir (cet autre doué d'une "effrayante liberté") et en ce que le sujet ne peut absolument pas vivre sans lui, pas exister, pas s'événementiser sans sa présence, hors le champ de son visage (cet autre doué d'une merveilleuse liberté).

- Effrayante et merveilleuse apparaît la liberté d'autrui, de l'étranger qui arrive toujours de l'inconnu et m'apporte la chance de devenir-visage-en-lui-donnant-visage, d'un seul tenant.

Mais alors la liberté d'autrui - et la mienne en tant que je suis autrui pour l'autre - s'articule à une nécessité aussi implacable qu'urgente: - nécessité de ne pas laisser méconnu cet inconnu qui vient comme "un voleur" (Apoc.16,25), nécessité de lui "bailler signifiante" et de m'offrir à lui en allégeance.

- "Il est temps que l'on sache!

Il est temps que la pierre consente à fleurir,

Qu'à l'errance batte un coeur,
 Il est temps qu'il soit temps.
 Il est temps."(172)

* D'un seul-tenant: - le devenir-visage est alors partage sans réserve qui ne s'opère que dans l'endurance d'une passion pour autrui; et cette passion - où toute connaissance s'abîme inconnaissance - doit encore se "commettre" et se risquer en passion DANS autrui - où l'inconnaissance s'enfante co-naissance.

- "Connaître donc, c'est être: cela qui manque à tout le reste. Rien ne s'achève sur soi seul; tout est dessiné, aussi bien que du dedans par lui-même, du dehors par le vide qui y tracerait absente sa forme, comme chaque trait est commandé par d'autres."(173)

- D'un seul-tenant doit donc être la reconduction du visage (du tien et du mien) à la Trace qui l'in-forme du dehors, au vide qui absente sa forme, au manque qui sans cesse déchire et redessine sa forme. Car dans la mesure où ce manque, par delà l'angoisse et la douleur que cause une telle indigence, est reconnu et assumé (aimé) comme chance, cette chance exige le partage.

- "Je suis pour ceux que j'aime une provocation. Je ne puis supporter de les voir oublier la chance qu'ils seraient s'ils jouaient."(174)

- C'est peut-être à partir de cette chance démesurée qu'offre le manque qu'il faudrait entendre et exercer le deuxième commandement (semblable "au premier et plus grand

commandement"):

- "TU AIMERAS TON PROCHAIN COMME TOI-MEME." (Mat. 22, 39)

- Aimer son prochain comme soi-même c'est donc l'aimer comme aussi pauvre, inachevé et nu que soi-même, comme investi et creusé du même manque, comme voué à la même étrange dynamique de la demande et de la perte; comme promis à la même chance, - qui n'est telle que commune -, et donc voué à la même lutte, au même risque. Aimer son prochain ne relève donc pas d'une morale par trop "polie" et conventionnelle (ie. dont la tolérance s'affadit en indifférence, dont le respect s'avère irrespect à force de ne rien exiger, dont la politesse n'est plus que lâcheté et utilité me preservant de tout conflit.) L'amour du prochain entendu à partir du manque réclame une éthique de transgression radicale qui, par respect pour l'autre, exige de lui l'impossible, lui livre combat et le met en jeu. (175)

- "Ce qu'il faut demander à l'être aimé:

d'être la proie de l'impossible." (176)

- Car seul l'impossible est à la mesure de l'homme et c'est à cette dé-mesure qu'est voué le devenir-visage; l'homme, comme le monde, ne sont pas à comprendre à partir du possible (ni le possible à partir du réel tangible et démontrable) mais sont à envisager à partir de l'impossible, de l'incuf et de l'inespéré. Toute perspective sur l'homme doit être pro-spective, et tout projet doit viser l'u-topie.

Aimer son prochain, c'est lui porter secours, abri et nourriture, souci, tendresse et soins, et, avec ce



souci tout de douceur, lui apporter un plus violent souci:
- lui apporter le glaive.

- "N'ALLEZ PAS CROIRE QUE JE SOIS VENU APPORTER
LA PAIX SUR LA TERRE; JE NE SUIS PAS VENU
APPORTER LA PAIX, MAIS LE GLAIVE." (Mat. 10, 34)

* Apporter le glaive serait donc une manière éminente de "bailler signifiante" au prochain, - de l'informer, comme l'Ange de Yahvé le dit à Manoah, que son "vrai nom" est MERVEILLEUX. Une telle "bonne nouvelle" ne s'annonce que dans un corps à corps sans mesure ni pitié, ne se reçoit qu'au prix de la plus haute lutte, comme le prouve Jacob luttant jusqu'à la blessure, et comme l'exprime l'admirable poème d'Yves Bonnefoy, "Vrai Nom", - dont le titre est déjà par lui-même poème, don et promesse.

- "Je nommerai désert ce château que tu fus,
Nuit cette voix, absence ton visage,
Et quand tu tomberas dans la terre stérile,
Je nommerai néant l'éclair qui t'a porté.

Mourir est un pays que tu aimais. Je viens
Mais éternellement par tes sombres chemins.
Je détruis ton désir, ta forme, ta mémoire,
Je suis ton ennemi qui n'aura de pitié.

Je te nommerai guerre et je prendrai
Sur toi les libertés de la guerre et j'aurai
Dans mes mains ton visage obscur et traversé,
Dans mon cœur ce pays qu'illumine l'orage." (177)

- Aimer son prochain c'est donc cela: - réévaluer le poids et le sens de toutes choses, réévaluer la teneur du mot vivre qui est un verbe se déclinant toujours à l'aigu d'un temps fort, réévaluer la chair comme étant une matière pétrissable, transformable, fécondable et le coeur comme étant ce "creux toujours futur" incessement heurté par les coups du dehors, incessement brûlé par le feu de la nuit. Chair-verbe et coeur-cri; verbe-cri.

C'est n'établir de rencontre qu'au milieu du désert, tout soumettre à l'ascèse et l'éclipse, faire "table rase" du visage en le lavant de toute histoire anecdotique et personnelle, le polir jusqu'à l'usure, le creuser jusqu'à la déchirure; - en exiger une écriture nouvelle à force de le lire avec des yeux blésés, suppliciés-suppliciants, avec des yeux devenus "doigts" qui touchent et pressent et griffent; des yeux-tactiles. De la peinture d'icônes magnifiant le visage dressé en lieu de Trace à la toile vide fondue, stigmatisée, il y a peut-être la "prise de conscience d'un cri": ce cri originel et destinal qui hante et distord la chair et le coeur de l'homme, ce "vrai cri"(178) qui arrache l'homme au monde et à lui-même pour le jeter dans l'ouverture du monde, qui retourne la chair sur la force du verbe. Ainsi la peinture de Tàpies évoluant d'une représentation iconique vers un travail "brut" de la matière présentée dans sa nudité, sa crudité, sa violence et sa vulnérabilité, donc progressant du visuel au tactile; comme la transfiguration passe par l'épreuve d'une défiguration, ainsi la "voyance" par un "dérèglement des sens", par l'épreuve d'un non-voir, par un travail

ardent du toucher; ainsi l'innocence par une descente dans l'impur, une lutte avec le mal, une prise en charge de responsabilité-culpabilité intégrale.

Lorsque Rimbaud écrit à la première page d'"Une Saison en Enfer": -"Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvée amère.", c'est bien une telle prise de conscience d'un cri qu'il opère ainsi; reconnaissance de la beauté comme cri, - terreur et amertume, folie et violence, démesure et déchirure. Mais on n'arrive pas à une telle reconnaissance de la beauté par une contemplation pure et détachée, - on n'y parvient qu'en "l'asseyant sur ses genoux", qu'en la touchant, en s'y blessant.

Le visage est beauté, beauté enfante-amère, terrible et merveilleuse, qui en appelle à la "voyance" d'un regard écorché, exacerbé jusqu'à la tactilité; tactilité elle-même encore s'excédant jusqu'à l'intensité d'une sensibilité gustative.

- "Or, tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant: "Prenez, mangez, ceci est mon corps." Puis, prenant une coupe, il rendit grâces et la leur donna en disant: "Buvez-en tous; car ceci est mon sang." (Mat.26,26-28)-

* * * * *

c) - MISERE-CORDIA:

- "Il faut aimer pour détruire, et celui qui pourrait détruire par un pur mouvement d'aimer, ne blesserait pas, ne détruirait pas, donnerait seulement, donnant l'immensité vide où détruire devient un mot non privatif, non positif, la parole neutre qui porte le désir neutre. Détruire. Ce n'est qu'un murmure."

- Blanchot - "L'Amitié" p.132.

- "Ce qu'on fait par amour s'accomplit toujours par-delà le bien et le mal."

- Nietzsche - "P.B.M." Liv.IV, §153.

* Transgression: - ce qui contre-vient, ce qui enfreint, fait violence et violation; ce qui traverse en déchirant. Ce qui s'engouffre sans retenue, ce qui pénètre de l'avant, ce qui s'impose et "légifère" hors-loi.

Miséricorde: - 1°) - "D'un côté est soulignée la disposition objective à soulager la détresse d'autrui. C'est ordinairement le mot grec *eleos* qui la désigne (cf. *kyrie eleison*!); il ne s'identifie pas au sentiment de compassion mais implique la double nuance d'"inclinaison vers" (héb. *hén*) et de fidélité à l'alliance (héb. *hèséd*).

Fidèle à lui-même et à son alliance, Dieu se solidarise avec le misérable et le pécheur, il fait grâce, ie. clémence et "miséricorde" (du latin miseri-cordia: "coeur sensible à la misère.)"

- 2°) - "L'autre orientation prend en considération le lieu, la source et la profondeur du sentiment qui incline à l'acte de pitié: la compassion (héb. rahamim: "entrailles") correspondant au grec oiktirmos: "compassion manifestée" ou splanchna: "entrailles, sein maternel", le coeur, la tendresse, la bonté."(179)

- 3°) - "Comme dans l'eau le visage au visage, ainsi le coeur de l'homme à l'homme" (Prov.XXVII,19) ie. que le coeur de l'homme devine le coeur de l'homme, de même que l'eau réfléchit son propre visage (...) C'est par la partie visible, le visage, que l'on devine la partie invisible, le coeur (...) C'est donc sur le visage qu'apparaît l'état d'âme d'un individu. (...) Tout son être s'imprime sur sa face et s'exprime par elle."(180)

- Toutes ces définitions ne visent qu'à qualifier l'éthique de transgression, qu'à "situer" le lieu d'où elle doit sourdre et le lieu qu'elle doit viser en l'autre: - les entrailles du coeur. D'amont en aval il faut donc "avoir des entrailles d'amour" (181)

Ce coeur profond enfoui, tout résonnant de vide et tremblé de manque qui affleure dans la chair et qu'exprime le visage (au sens de manifestation), c'est cela que l'éthique de transgression miséricordieuse doit exprimer

(au sens d'extraction, d'exhaussement.)

- Or le visage manifestant cet invisible dans et par l'espace et l'ordonnement de ses limites, c'est donc ces limites qu'il faut transgresser; car "les revendications" du coeur "sur la chair sont extrêmes".

- "Les revendications de l'âme sur la chair sont extrêmes. Qu'elles nous tiennent en haleine! Et qu'un mouvement très fort nous porte à nos limites, et au-delà de nos limites!

Enlèvement de clôtures, de bornes... Apaisement au coeur du Novateur... Et sur le cercle immense de la terre, un même cri des hommes dans le vent, comme un chant de tuba... Et l'inquiétude encore de toutes parts... O monde entier des choses..."(182)

"Un même cri des hommes", car une même chance leur est donnée; chance commune qui passe par un cri unique et innombrable.

* La transgression est cela même qui reconnaît les limites, - qui les reconnaît absolument afin de les repousser davantage, de les reconduire toujours plus loin, de les mieux exsuder; elle est indissolublement liée à la forme qu'elle hante, creuse, distord, épuise - trans-forme; elle traque la forme dans l'épaisseur de ses ombres et n'a de cesse de l'en dégager, de la ramener à son extrême Midi, de l'exposer à l'éclairage le plus nu, le plus cru, celui qui rejette et nie tout ce qui limite et protège.

Tel est l'office de l'Ange que décrit Rilke:

- "Pendant légèrement son front, il rejette
 au loin tout ce qui contraint et limite:
 car l'éternel avenir drapé d'immense
 décrivant ses cercles traverse son cœur.

Pour lui les cieux profonds sont remplis de figures
 et chacune peut l'appeler: viens, reconnais.
 Du poids qui repose entre tes mains, prends garde
 de ne rien confier à ses mains légères.

Car elles viendront alors dans la nuit
 t'éprouver au combat, traversant
 en colère la maison pour te saisir,
 brisant tes formes pour te créer à nouveau." (183)

- Car telle est bien l'authentique transgression:
 - elle attaque et consume la forme, non par volonté négative de vaine destruction mais par pure désir de chance, ie. pour créer et libérer d'autres formes, encore inadvenues, d'autres figures inespérées qu'elle pressent en gésine dans la nuit du visage.

La transgression est donc une pratique (une mise-en-œuvre de l'économie de la perte, de la déchirure et de la dépense), et une dynamique (une mise-en-jeu de l'"excès", du possible, de l'inconnu); et cette dynamique est une énergétique (une mise d'énergie qu'elle RISQUE dans l'immensité du devenir, une tension pure, un projet fou). La transgression est donc une gestuelle: - une sorte de danse (une "mimique" d'invisible), de LUTTE SACRÉE.



- "Et Jacob resta seul.

Et quelqu'un luttait avec lui jusqu'au lever de l'aurore.

Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, il le frappa à l'emboîture de la hanche, et la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui." (Gén.32,25-26)

* De sa lutte avec le Tout-Autre au seuil de l'absolu dehors Jacob se relève lui-même autre: - blessé, la hanche démise, il boîtte: sa démarche est désormais déséquilibrée, inégale, comme s'il marchait sur deux plans, à la fois dans le monde et sur le versant abrupt du monde, à la fois dedans et dehors, côté jour et côté nuit.

Dénommé, il est re-nommé du dehors: - nommé quant à un agir pur: LA LUTTE. Cette lutte qu'il porte dorénavant et pour toujours en lui, comme un feu, une exigence, une tension qui ne cesse de le porter en avant, une voix qui ne cesse de le convoquer.

- "Dieu dit à Jacob: "Debout! Monte à Béthel et fixe-toi là-bas!" (Gén.35,1). Une voix qui surgit de partout, se pre-fère en tous lieux avec force (et qui par là foudroie tout lieu dont elle abîme le fondement et les limites);

- "Ma parole n'est-elle pas comme un feu?

- Oraclo de Yahvé.

N'est-elle pas comme un marteau qui fracasse le roc?" (Jn.23,29)

- Et sur les ruines des lieux ainsi catastrophés par la voix fracassante de Yahvé, Jacob-Israël ne cesse de dresser des stèles et de nommer des noms nouveaux,



- substituant ainsi (et consacrant partout) la Force nue à la forme, le devenir à l'être, la justice à la liberté.

De même Abram et Saraf sont-ils renommés pour être introduits dans une destinée nouvelle qui pulvérise la logique du temps et transgresse toute loi naturelle: - devenus Abraham et Sara (Gén. 17) ils sont renommés aussi quant à un agir pur: - l'oeuvre de l'Alliance qui les assigne en lieu de Trace, et ils enfantent Isaac.

De même encore Simon, fils de Jonas, est-il détourné de sa filiation naturelle et dé-nommé pour être investi d'une toute autre filiation, re-nommé quant à un agir pur: - la messianité, et la lutte contre le mal et la mort.

- "Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je?"

Simon-Pierre répondit: "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant." En réponse, Jésus lui dit: "Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien! Moi je te le dis: tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle." (Mat. 16, 19)

Et il est à remarquer que Simon-Pierre est ainsi interpellé au futur et renommé parce que lui-même a su nommer de son Vrai Nom son maître, de son Nom-à-venir: - Jésus-Christ, le reconnaître dans sa filiation véritable.

* Mais celui-là même qui livre combat à Jacob,

le fait défaillir et le blesse et lui impose la charge d'un nom nouveau, lui refuse la révélation de son propre nom. La transgression est un procès infini qui ne tolère aucun répit, nulle mesure ni terme; force innommable qui court en avant, s'accroît et se renouvelle sans cesse.

- "Jacob fit cette demande: "Révèle-moi ton nom, je te prie", mais il répondit: "Et pourquoi me demandes-tu mon nom?" et là même il le bénit." (Gén.32,30)

Ainsi Jacob-Israël est-il béni dans un redoublement de transgression: - transgression de sa demande qui n'obtient nulle réponse mais s'intensifie question, étonnement et désir, renvoyant une fois encore Jacob-Israël au non-savoir et à la nuit; au manque et au plus vif désir. De même Abraham sera-t-il éprouvé en son fils même et mis en péril dans sa foi et sa fidélité lorsqu'il lui sera demandé de sacrifier ce fils dont la naissance, pas plus que la vie et la mort ne lui "appartiennent", la filiation d'Isaac étant dès l'origine médiatisée.

De même Simon-Pierre est-il renvoyé à la stupeur et à la supplication lorsque par trois fois Jésus lui demande: "Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu?" (Jn.21,15-17), lui rappelant par là son triple reniement par lequel il avait failli à un amour qui n'était alors fondé qu'en lui-même (Lc.22,23) et non pas au-dehors de lui; un amour qui restait immanent, à l'étroit dans ses limites humaines et qui par là ne pouvait aller jusqu'au bout.

Simon n'avait pas pu marcher sur l'eau ni maintenir sa fidélité jusqu'à ses ultimes conséquences car à chaque fois, affirmant son amour et sa foi à partir

seulement de lui-même, il avait failli et avait succombé à la peur de la mort. C'est pourquoi une fois encore il lui est fait transgression afin de transporter cet amour dans la trace du Tout-Autre, de le déposséder de lui-même jusqu'à lui ravir la "revendication" même de cet amour. A sa troisième réponse, Pierre ne sait plus dire "je", il ne peut plus parler en première personne, - il mendie la réponse à celui-là même qui lui réitère la question: - "Seigneur, toi qui sais tout, tu sais bien que je t'aime." (Jn.21,17)

Il a désormais déposé tout pouvoir, tout savoir, tout avoir et toute volonté au-dehors de lui, dans la transcendance du Tout-Autre. Et cette dépossession en lui n'aura plus de limites:

- "Quand tu auras vieilli,
tu étendras les mains,
et un autre te coindra
et te mènera où tu ne voudrais pas." (Jn.21,18)-

- La transgression est par excellence un déracinement, un exode hors de soi, une irrémédiable exposition au dehors; la transgression opère une kénose en l'autre dont le "cœur" se trouve livré à la grande indigence de l'agapè; la transgression est donc exigence hors mesure d'un engagement et d'une fidélité à vide, ie. sans garantie ni assurance, sans appui ni contrepartie; - c'est un risque absolu. (184)

La "bénédiction" qui ratifie une telle transgression est à ce prix; la miséricorde est cette démesure

même (la miséricorde est "sans pitié"). On ne se dresse vraiment en "lieu" de Trace que par le précaire "équilibre" que donne la gestuelle de la lutte; car la Trace n'est pas un sol, c'est un vague éclat qui passe, une "scène" mouvante, et seule la danse de la lutte permet de s'y tenir.

.. "Seul est prophète en vérité l'homme qui a essayé obstinément de résister à Dieu et qui a été plénifié par la défaite qu'il a dû subir." (185)

* Aimer son prochain comme soi-même c'est donc exténuer en lui la raison et le sens, bouleverser toute valeur, dévaster tout repère, tout abri, ruiner en lui l'avoir, le pouvoir, le savoir et le nom, détruire son identité, dévier sa filiation, faire éclater les limites; le conduire à son point de rupture et de faille, et introduire en lui la démesure de l'impossible, le mettre radicalement en jeu et en "danger"; le délester à tel point de lui-même qu'il en défaille dans l'illimité du dehors. C'est donc une lente, patiente et endurante vulnérabilisation ontologique de l'autre jusqu'au point où il "cède" et assume enfin son inachèvement et son inadéquation. Jusqu'au point où le manque en lui s'émerveille et se transmue amour inconsommable voué à l'infini du désir; où la blessure se rend à elle-même vulnérable et salvifique.

- Aimer son prochain c'est donc l'aimer avec la tendresse de toute sa chair et avec le tranchant d'un glaive, d'un soul-tenant; c'est le vouloir tel qu'en lui-même il est et tout à la fois tel qu'"hors de lui-même"

il est appelé à devenir.

- "Qui ne meurt pas de n'être qu'un homme ne sera jamais qu'un homme." (186) Car l'homme n'est pas qu'un homme, il est dépourvu d'unicité et d'univocité; au contraire de l'animal qui tout entier repose dans le monde où il n'a pas de "nom" et qu'il ne nomme pas, et au contraire de l'Ange qui tout entier repose dans la gloire de son nom (de l'Ange qui n'est qu'un Nom) (187) et qui impose à l'homme un autre (et outre) nom, l'homme lui est voué à l'équivocité, condamné à décliner un nom-double, à vivre selon une double filiation, à exister en "porte-à-faux" du monde; mais cette équivocité du nom qui est repli, différence intérieure et déchirure interne, est aussi la chance de l'homme dont l'"identité" non close ni fixe est appelée à se transformer, - vouée à des devenirs inespérés. Abram-Abraham, Jacob-Israël, Simon-Pierre, Jésus-Christ: noms doubles dont l'articulation est une lutte, une blessure, - un cri; hommes qui sont "morts" de n'être que des hommes pour libérer pleinement le devenir-homme.

* Cette transgression miséricordieuse ne s'oppose nullement à la Loi qui se dicte dans la Trace, ne l'annule ni ne la combat, mais, tout au contraire, oeuvre dans l'esprit même de cette Loi; - elle "l'accomplit" (Mat. 5, 17). Car la Loi qui se pre-fère dans la Trace n'est pas un ordre supérieur auquel on doit obéissance par contrainte, mais est un appel qui réclame reconnaissance et consentement, libre engagement.

- "Thora, en hébreu, ce n'est pas l'ordre, mais l'orientation; pas la loi, mais la Voie, la route sur laquelle est possible un cheminement en commun. Au vrai, les exigences de la Thora s'énoncent rarement à l'impératif, mais presque toujours à cette forme de la grammaire hébraïque que l'on appelle l'imparfait (im-perfectum: ce qui n'est pas encore achevé), qui a bien plus le ton d'une invite que celui d'un ordre, et qui implique l'égalité des participants dans un domaine comparable à la prière plutôt qu'à l'obéissance." (188)

- Et cette Loi ne peut tolérer aucun compromis, aucune déviation; c'est pourquoi elle redouble incessamment son oeuvre de transgression et se fait rappel plein d'intempérance lorsqu'elle est oubliée comme appel et prière. Aussi Moïse brise-t-il les tables de la Loi, - "les deux tables du témoignage"- (Ex.32,15), et Jésus chasse les marchands du Temple (Jn.2,13-22), lorsqu'ils découvrent que leur peuple a renié et perverti la Loi, a comblé le manque qui le creuse avec la facilité du possible (au lieu de l'aviver avec l'exigence de l'impossible), a substitué la satiabilité du besoin à la dynamique infinie du désir. Ils ont demandé le pardon pour leur peuple infidèle et cependant - ou plutôt justement pour cela car le pardon n'est pas chose facile mais ressort de la transgression miséricordieuse -, ils font "violence" à ce peuple; ils brisent la Loi, détruisent le Temple, pour la récrire plus au vif de

la chair du peuple, pour le relever avec encore plus de force; - pour renouveler la chance.

* * * * *

2) - TEMOINS:

- "Quoique nous fassions, nous témoignerons."

- S. Weil - "C.S." p.225.

* Nous n'avons jusqu'ici qu'esquissé la "méthode" générale du procès de transgression miséricordieuse, souligné sa dynamique et "justifié" sa nécessité (sa "légitimité" en ce qu'elle ne fait que reconnaître et ratifier un manque originaire et constitutif, et son urgence en ce qu'elle rend graine et opérant ce manque par sensibilisation intensive). Il s'agit maintenant d'"incarner" une telle méthode, de mettre en valeur son efficience en précisant certains modes d'ouvertures (de co-naissance) propres à la miséricorde.-(189) Car la transgression miséricordieuse n'est pas une théorie, mais est une pratique: pure praxis poétique.

Les "exemples" que nous proposons ici sont donc des métaphores : visages et voix dont l'agir ressort toujours de la plus extrême passivité, de l'humilité et du désœuvrement.

A) - IDIOTS ET DOUCES:

- "L'innocent, lui, est si translucide,
si inconscient de son propre message
qu'on le dirait presque inexistant;
il se tient à la fine extrême pointe
de l'être, nul ne peut savoir comment."

- Jankélévitch - "Quelque part
dans l'inachevé" - p.83.

- "Je n'ai pas un geste qui ne détonne;
j'ignore le sentiment de la mesure."

- Dostoïevsky - "L'Idiot" T.2, p.38.

* L'Idiot: - "le simple d'esprit", le pauvre d'intelligence, - mais d'esprit raisonnant, d'intelligence discursive, analytique et critique; - le particulier, le singulier. Celui qui se tient à part, un peu à l'écart, à la marge, en retrait et différence des autres. Car tout en lui est différent, singulier, tout en lui se décline sur un mode "original" (originel): - sur le mode du manque.

Son manque d'intelligence est en vérité une épreuve de l'intelligence même comme manque, et sa simplicité d'esprit est un travail de l'esprit comme simplesse, lui faisant inéluctablement "toucher" en toute chose "la seule vérité". Il est celui qui toujours touche au plus profond, au plus obscur et plus sensible du "cœur" d'autrui.

- "Car si vous êtes effectivement malade d'esprit, dit Aglaïa au prince, (ne m'en veuillez pas de dire cela; je l'entends d'un point de vue supérieur), l'intelligence principale est, en revanche, plus développée chez vous que chez aucun d'eux, à un degré même dont ils n'ont aucune idée. Car il y a deux intelligences: l'une qui est fondamentale et l'autre qui est secondaire." (190)

- Si simple et si pauvre qu'il semble complètement démuní: - de profondeur, de poids, d'opacité.

Son absence de profondeur l'investit d'un vide immense qui est résonnance; son absence de poids, donc de gravité et d'enracinement, lui donne une légèreté qui est gravitude seconde, porosité au dehors, extrêmes mouvance et labilité; sa non-opacité l'éblouit de transparence qui est oubli de soi, non réflexivité.

* Tel est bien l'Idiot: - un vide résonnant où toute parole tombe et se fragmente écho, et où chaque mot donc prend soudain une teneur insoupçonnée et retentit à l'infini, révélant ainsi que parler n'est pas un jeu futile inconséquent mais que parler c'est toujours et absolument s'adresser à quelqu'un, s'impliquer, "se commettre"; que parler, c'est d'emblée donner sa parole, faire corps avec sa parole; - c'est être-de-parole.

L'Idiot est celui qui fait vibrer les mots que profère l'autre dans une tonalité inouïe - celle de l'exigence de responsabilité, et qui déplace l'accent tonique en le portant sur l'urgence de la justice. Ainsi

fait-il (force-t-il à) s'entendre celui qui parle comme quelqu'un qui aura à répondre de chacun de ses mots, à en assumer irrémissiblement toutes les conséquences.

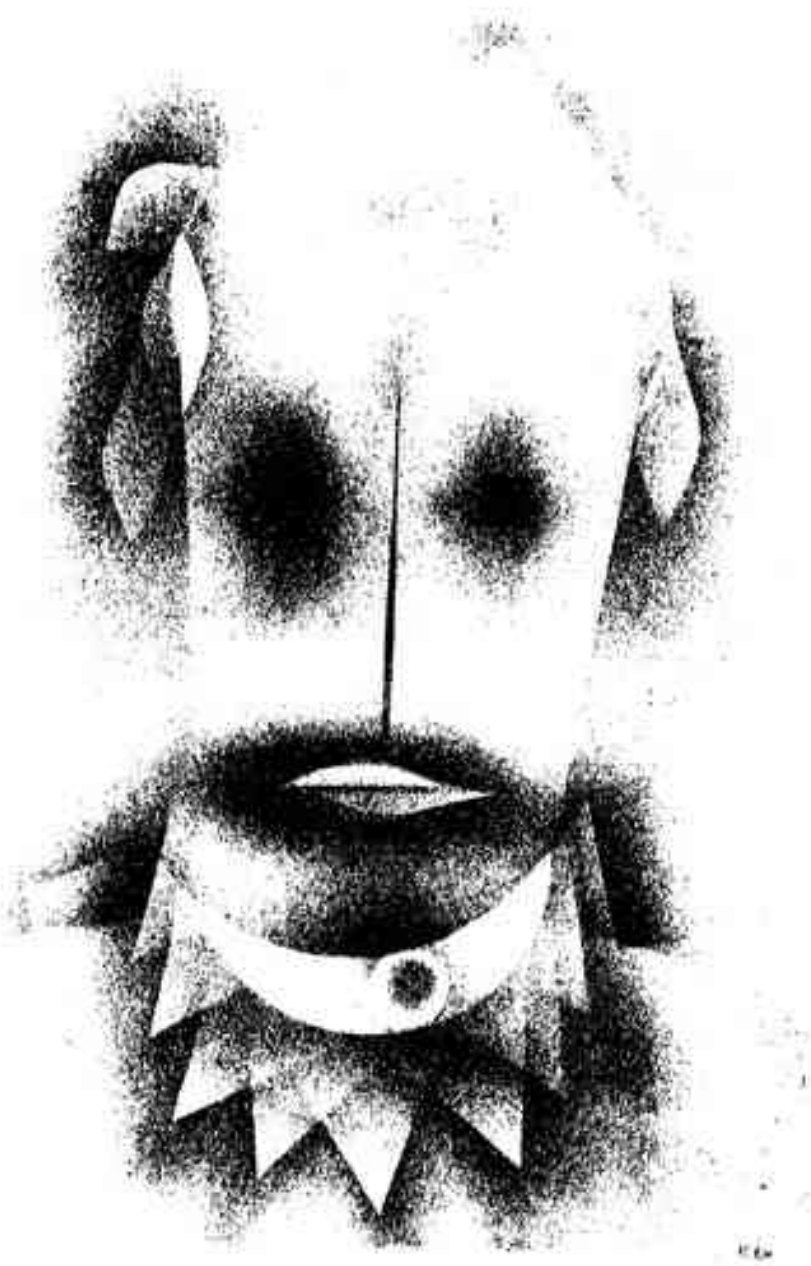
- "Ce qui sort de la bouche procède du coeur, et c'est cela qui souille l'homme." (Mat. 15, 18)

L'Idiot oblige celui qui parle à s'entendre à l'instant précis où il parle dans la sonorité implacable de l'éternité; il l'oblige à sentir la source d'où sourd chacune de ses paroles (son propre coeur), et le dehors que viennent toucher ces paroles (le coeur de l'autre.)

- C'est dans une telle sonorité vibrante et intransigeante et avec une telle sensibilisation du coeur que s'exprime l'extraordinaire dialogue qui confronte le curé de campagne et la comtesse (191); dialogue qui est lutte sans merci, et où l'anonyme et infiniment simple curé de campagne n'a de cesse de faire comparaître l'orgueilleuse et inflexible comtesse dans la gravité de chacune des paroles qu'elle prononce, de lui faire évaluer et assumer le poids de chacun de ses mots, jusqu'au point où elle "cède" et "se rend", accablée par sa propre violence et négativité, et où elle s'avoue privée de parole en première personne et se soumet à la parole de l'autre.

- "Que voulez-vous que je dise? - Dites: Que votre règne arrive. - Que votre règne arrive! - Que votre volonté soit faite."

* Tel est aussi l'Idiot: - l'infiniment léger et



labile qui toujours arrive, et cependant repart aussitôt; qui repart pour sur-venir davantage, toujours insaisissable et toujours impromptu. Qui arrive "à la fine pointe" de lui-même et de l'autre, à l'aigu de l'instant, surprenant, dérangeant, étonnant. Détonnant. - L'intempestif.

Aussi prend-il toujours l'autre au dépourvu, le saisissant d'un coup sans lui donner le temps de se préparer, de se défendre, de se masquer; il est celui qui va et que rien ne peut arrêter, celui qui passe, qui traverse sans cesse les limites et les seuils et qui s'engouffre par "effraction" dans l'intimité enfouie et refoulée des autres. Ainsi passe le prince Mychkine dans la vie des Epantchine, de Rogojine, de Nastassia Philippovna, d'Hypolite et de tous les autres; ainsi passe Chantal de Clergerie dans la maison de son père parmi tous ceux qui viennent y vivre; - comme un branle imperceptible qui bouleverse et dévaste tout sur son passage, ne laissant rien debout de ce qui était en ordre, rien garanti de ce qui était acquis, rien fermé de ce qui s'était scellé, rien puissant de ce qui s'était armé. Comme un souffle tenu qui transperce chacun avec la fulgurance et la justesse d'une flèche. - "Voilà bien votre manière de confondre les gens! s'écrie Keller à Mychkine. Ah! Prince, vous témoignez d'une ingénuité et d'une innocence telles que l'âge d'or n'en a pas connues; et à tout coup votre profonde pénétration psychologique traverse un homme comme une flèche." (192)

* Tel est encore l'Idiot; - le transparent non-réflexif et non réfléchant, l'irréfléchi irréfléchissant;

sans détours, sans retours ni rebours, sans replis ni délais, sans doublure ni tain. Aucun jugement de valeur, aucun principe, nulle critique ni arrière-pensée ni condamnation, aucun a priori, ne viennent étamer sa conscience, - pas même la conscience de soi. L'Idiot est celui qui se tient là, absolument face et ouvert à l'autre, absolument solidaire et fraternel, absolument transitif, accueillant et positif. Aussi ne peut-il jamais réfléchir le "masque" dont l'autre se travestit et se protège, jamais lui renvoyer une image familière de lui-même, qu'elle soit critique ou rassurante. Il ne connaît pas les images-simulacres, ie. qu'il ne comprend l'image que dans sa texture bléssée; il ne connaît que les tréfonds de chaque visage, et cela, d'une connaissance immédiate, foudroyante, abrupte. -"Une femme s'approcha de lui; il la connaissait; il la connaissait jusqu'à en souffrir."(193)

D'emblée il connaît et com-prend l'immense souffrance qui creuse et égare Nastassia Philippovna et que nul autre n'a su voir, et il la connaît jusqu'à en souffrir lui-même parce qu'il n'a de connaissance des êtres que sym-pathique, et cela sans mesure ni réserve. L'Idiot est celui qui vit et assume le manque constitutif de l'homme dans toute sa dimension et ses conséquences: seul, il "n'existe pas"; il ne commence à exister que par ses rencontres avec les autres, - littéralement il co-naît aux autres. Et quand l'autre est accablé de souffrance et de malheur, il co-naît alors à cette douleur même, devient cette souffrance. Et par là même, il la "révèle".

L'Idiot que n'étament et ne protègent aucune défense, aucun écran ni égoïsme, ne peut donc co-naître ainsi chaque être que de cette connaissance agonique et déchirante; la connaissance de l'Idiot est donc d'emblée une communication, voire une communion: - c'est une sym-pathie stigmatisante.

Connaissance agonique car absolue de l'autre: - de l'autre comme être infiniment peccable et faillible, donc toujours plus ou moins fautif et pécheur. De l'autre comme être incommensurablement vulnérable et blessable, donc toujours plus ou moins blessé, humilié et détruit. De l'autre en proie à la folie du mal, qu'il soit subi ou infligé; de l'autre soumis à l'emprise de la tentation.

Connaissance agonique car sym-pathique et engagée, car concernée par le destin de l'autre; connaissance qui est responsabilité et culpabilité.

- "L'innocent doit souffrir toujours pour le coupable (...)
Seule l'innocence expie. Le crime souffre d'une toute autre manière." (194)

- Le criminel souffre dans la nuit de son crime, mais l'innocent lui souffre au mi-nuit de cette nuit, souffre à vide dans le néant du mal par et pour le coupable, souffre jusqu'à la passion dans la liberté du criminel corrompue en injustice, pervertie de violence et d'irrespect. L'innocent souffre, dans sa chair même, du vol et de l'appauvrissement de réalité et de vie provoqués par le mal, car le mal est ce qui enlève "la réalité aux êtres et aux choses." (195)

Alors face au mal commis par le criminel, la transparence qui éblouit l'innocent se fait incandescence, brûlure et déchirure, car l'innocent n'a aucune arme ni défense contre les assauts du mal; sa chair y est toujours exposée à vif et son coeur à découvert. Mais si le mal trouve dans l'innocent une chair blessable, il ne peut jamais trouver en lui le moindre écho, la moindre matière qui puisse se faire complicité et terrain où il pourrait ainsi s'installer (sous forme de colère, de haine ou de révolte), rebondir (sous forme de condamnation ou de châtiment) et proliférer (sous forme de rancune et de vengeance). Le mal ne peut que tomber et s'échouer dans l'abîme de transparence de l'innocent (comme la mort se consume dans le vide du tombeau illuminé).

"Souffrir le mal est l'unique manière de le détruire. Aucune action ne détruit le mal, mais seulement la souffrance inutile et parfaitement patiente." (196)

L'innocent est celui qui oppose une catégorique et implacable fin-de-non-recevoir à la folie du mal; il est donc celui qui transgresse démesurément le mal de par l'infinie miséricorde du pardon. Car il pense toujours le visage humain dans l'éclat de la Trace, et veille incessamment la préservation de cet éclat.

- "Toujours tu penses le visage blanc de l'homme
Loin des tumultes du temps." - (197)

* Le pardon est certainement la question la plus difficile et la plus suppliciente qui soit posée à l'homme,

car elle ne se lève que d'entre le plus obscur et le plus inexcusable du mal, que d'entre la souffrance la plus intolérable. La question du pardon se dresse entre le mal et la justice, tout comme le châtement - mais sur un mode autre. Aussi doit-on s'interroger sur la légitimité et l'efficacité du châtement quant au mal avant de poursuivre la question du pardon.

- "L'extermination du mal par la violence signifie que le mal est pris au sérieux et que la possibilité du pardon infini invite au mal infini. La bonté de Dieu amène dialectiquement comme une méchanceté de Dieu. Ce n'est pas plus difficile d'admettre que bien des mystères chrétiens. Que la patience divine puisse être à bout, qu'il existe des péchés consommés - c'est la condition du respect porté par Dieu à l'homme pleinement responsable. Sans cette finitude de la patience divine, la liberté de l'homme ne serait que provisoire et dérisoire, et l'histoire un jeu. Il faut reconnaître la majorité de l'homme. Admettre le châtement, c'est admettre le respect de la personne même du coupable." (198)

- Selon Lévinas donc, seul le châtement pourrait efficacement contrebalancer le mal et garantir la liberté même du coupable comme un absolu; seul le châtement saurait authentiquement intégrer la liberté humaine dans le sérieux de l'histoire.

Mais comment est-il possible de "contrebalancer" le mal, ie. de lui faire "équilibre"? Car le mal n'est-il pas justement ce qui échappe à toute pesée,

à toute justesse et à tout équilibre, ce qui déborde de toutes parts les limites de la raison et du jugement? Par le mal commis le coupable s'exile hors de la Trace où il lui est sans fin demandé (sur le mode de la supplication mais jamais d'un ordre) de se tenir; or cette Trace n'est pas un lieu balisé et circonscrit, un lieu fondé et établi d'enracinement; la Trace serait plutôt un tremblement infime, un souffle infinitésimal, une très vague lueur insaisissable; elle serait l'émergence et la course d'un éclat de sainteté en sa plus fine pointe sans cesse ressurgissant et parcourant le monde, sans cesse transperçant l'obscur magma du mal, la touffeur du péché.

Terre Promise, mais jamais patrie assurée.

Est-il alors possible de rouvrir au coupable le chemin vers cette Terre Promise en employant des armes semblables à celles qui l'en ont éloigné (ie. en ayant recours à une certaine violence, à l'impatience et à la "méchanceté")? Ce serait de la sorte considérer la Trace comme le plateau d'une balance qui, pour rétablir l'horizontalité et l'égalité avec l'autre plateau, celui du crime, devrait à son tour se doser de mal et de violence. Mais si seul un tel châtiment est appliqué, qui rend le mal pour le mal, l'éclat de la Trace risque ainsi d'être obscurci jusqu'à l'éclipse complète.

- On ne transige pas avec le mal, on ne peut jamais le contrebalancer; - on ne peut que lui faire déséquilibre. Il n'y a qu'un contre-poids à la pesanteur du mal: - la pure grâce du pardon.

Du pardon qui n'est en rien oubli, indifférence ou irrespect quant à la victime, et surtout pas faiblesse ni irresponsabilité quant au coupable et en aucun cas excuse du coupable; car le pardon est cette force douce et insensée qui se lève justement là même où le mal atteint les limites du pire et de l'inexcusable, là où la raison défaille, où tout sens est rompu, toute parole coupée. -"L'excuse motivée n'excuse que l'excusable; le pardon immotivé pardonne l'inexcusable: c'est là sa fonction propre."(199)

Pardonner n'est pas excuser car le pardon ne cherche aucun mobile ni motif, aucune explication ni circonstance atténuante, aussi ne dévalue-t-il en rien la liberté et la responsabilité du criminel; il les reconnaît au contraire absolument, mais loin de chercher à châtier le coupable il ne tend qu'à le rédimier.

Pardon hyperbolique qui déjoue l'hypertrophie du mal, pardon hypermétrique qui double et dépasse la vitesse frénétique du mal (alors que le châtement ne fait que "régler" sa mesure sur celle du mal.)

Le pardon sait qu'on ne peut pas exterminer le mal par la violence et qu'il ne s'agit pas d'essayer "d'abolir le mal en soi, mais d'aller jusqu'au bout"(200).

Or aller jusqu'au bout du mal c'est le pâtir absolument en soi-même, c'est remonter à son amont, ie. au cœur même du criminel, et fouiller à mains nues dans la nuit du mal jusqu'à transpercer le mi-nuit de cette nuit opaque; c'est insister, à force de veille et de supplication

pour que le criminel comprenne et avoue toute l'horreur de son crime et rende enfin justice à sa victime.

* Le pardon n'est pas tendre qui s'acharne à confronter l'assassin au néant de son acte, à lui faire enfin reconnaître le vrai visage et le vrai nom de sa victime: - que le visage n'est pas qu'un jeu de codes que l'on peut abelir et que le nom n'est pas qu'un vocable que l'on peut taire et oublier, mais que le visage s'ouvre toujours sur d'innombrables profils intérieurs et que le nom résonne toujours et se dé-double.

Le pardon n'est pas facile ni indolore qui épaissit encore davantage la nuit du mal et avive au plus intolérable, dans le coeur même du bourreau, la souffrance infinie de sa victime, et qui par là introduit le coupable dans la douleur du repentir.

Le pardon n'est pas paisible qui apporte le glaive de sa transgression miséricordieuse dans la chair du coupable.

Le pardon ne ferme jamais les yeux sur le crime accompli: il cherche au contraire à ouvrir en grand les yeux du criminel sur le visage inconsolé de sa victime, et à les lui tenir ouverts pour une insomnie perpétuelle.

Le pardon passe "la plaie lisible" du visage de la victime et force le criminel à une lecture "juste" de son crime (le châtiment ne conduit pas nécessairement à une telle lecture mais échoue souvent seulement et n'en donne qu'un "compte".)

Le pardon est un effort de vulnérabilisation intensive du coeur du criminel; - il est une stigmatisation. Il s'agit bien en effet d'un problème de "lecture"; cette lecture que chacun ne cesse de faire de soi-même et des autres. - "On lit, mais aussi on est lu par autrui. Interférences de ces lectures." (201)

Si le criminel est incapable de lire le visage humain, d'y lire cette indestructible tendresse enfante qui toujours tremble en tout visage, d'y lire l'éclat de la Trace qui toujours transparait dans la porosité même de la chair, l'innocent qui pardonne lui oppose une autre et contre lecture; une lecture plus attentive et vigilante, plus fine et plus aigüe, qui révèle un sens insoupçonnable pour tout autre regard. L'interférence de ces lectures diamétralement opposées peut alors, peut-être, renouveler la lecture du criminel et le conduire à se lire et à lire les autres sur un mode inattendu. La lecture de l'innocent doit alors devenir, à force de patience, de persévérance et de gravité, "écriture".

Ecriture s'inscrivant lentement dans la chair du criminel, écriture incisive, tranchante. Toute interférence de lectures produit de l'écriture; si la violence et le mal opèrent dans chaque lecture, l'interférence des deux sera encore violence et mal, - redoublés. Le pardon est la chance d'une écriture nouvelle.

- Le châtiment qui ne se tient qu'en aval du mal, ne fait que rendre "quitte" le coupable envers la société; mais en quoi le rend-il "quitte" envers sa victime? Le

châtiment ne rétablit aucun véritable rapport entre le coupable et les autres, et surtout pas entre le coupable et sa victime. Cela ne signifie évidemment pas que l'innocent se substitue à la victime en pardonnant facilement à sa place (car le propre de l'innocence n'est jamais de se substituer à l'innocence, mais au mal), mais qu'il oeuvre entre les deux: - médiat pneumophore tentant passionnément de renouer les liens de solidarité et de fraternité, de relever les visages (de la victime pour le criminel et du criminel pour lui-même) dans l'éclat de la Trace, de reconvertir la liberté défigurée du coupable en justice. De lui apprendre à en-visager la liberté.

- "C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs." (Mat. 9, 13)

Le pardon est eschatologique.

* Le pardon fait davantage encore que prendre le mal au sérieux: il le prend au tragique. Le pardon reconnaît tout autant que le châtiment la gravité du mal commis, mais sans jamais le ratifier et le contresigner. Là où le châtiment dresse un mur contre le mal pour le contenir et l'endiguer (mais le mal ne manque jamais de sauter par-dessus), le pardon ouvre un gouffre sans fond dans lequel le mal ne peut que tomber et s'épuiser.

- "Tout mal suscité dans ce monde voyage de tête en tête (c'est le mythe d'Até dans Homère) jusqu'à ce qu'il tombe sur un être parfaitement pur qui le subit tout entier et le détruit." (202)

Car il y a de l'impatience et de l'orgueil dans le mal; le mal aime à être reconnu, fût-ce par la punition ou la vengeance, et il a besoin incessamment d'être alimenté. Mais le pardon qui n'est que patience, passivité, humilité et pauvreté, famine, n'a pas de place pour recevoir le mal, rien pour l'alimenter; le pardon ne propose rien au mal, - il lui oppose l'implacable tranchant du refus. "Le refus est un geste gordien." (203)

Le mal est répétition indéfinie, mécanique, néante, impersonnelle; son imagination est un leurre, il est non créatif, il n'est qu'une redondance obsessionnelle et vide comme le révèle Donissan à Mouchette; seul le pardon est inauguration véritable et continue.

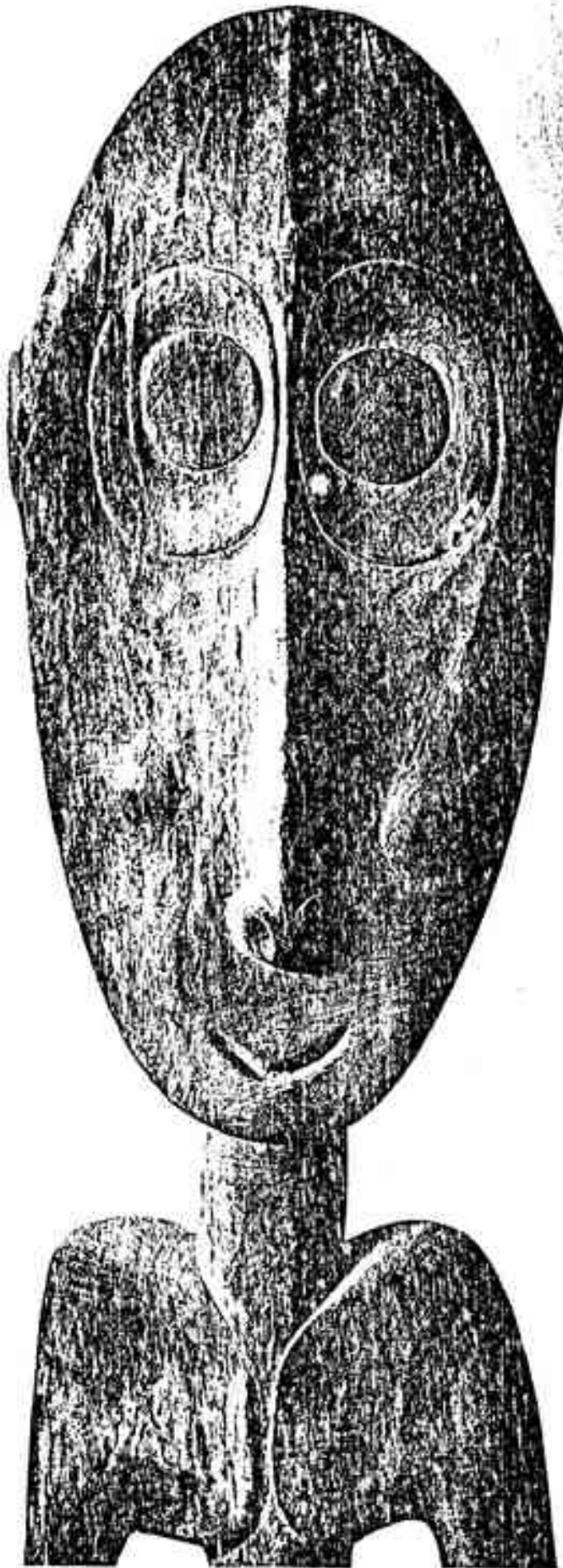
- "Ta vie répète d'autres vies, toutes pareilles, vécues à plat, juste au niveau des mangeoires où votre bétail mange son grain. Oui! Chacun de tes actes est le signe d'un de ceux-là dont tu sors, lâches, avares, luxurieux et montours. Je les vois (...) Partout le péché crevait son enveloppe, laissait voir le mystère de sa génération: des dizaines de femmes et d'hommes liés dans les fibres du même cancer, et les affreux liens se rétractant, pareils aux bras coupés d'un poulpe (...) Et soudain Mouchette se vit comme elle ne s'était jamais vue, pas même à ce moment où elle avait senti se briser son orgueil (...) Elle doutait d'être, d'avoir été (...) Elle s'était reconnue dans les siens, et au paroxysme du délire, ne se distinguait plus du troupeau. Quoi! Pas un acte de sa vie qui n'eût nulle part son double? Pas une pensée qui lui appartenait en propre, pas un geste qui ne fut dès longtemps tracé? Non point semblables,

mais les mêmes! Non point répétés, mais uniques."(204)

- A l'extrême impatience et violence du criminel il n'y a que l'infinie patience, et douceur de l'innocent pardonnant qui puissent faire contre-poids (en abîme). Ainsi Mychkine, l'Idiot, face à Rogojine dans le silence "profond, mortel" de la chambre où gît le cadavre de Nastassia Philippovna; ainsi Sonia, La Douce, face à Ras-kolnikov auquel elle lit le récit de la résurrection de Lazare; ainsi Chantal de Clergerie, l'Innocente illuminée de joie, face à madame de Clergerie, face à Fiodor et à Cénabre; ainsi Violaine, la Pure, face à Mara.

* Car le pardon est fondamentalement lié au mystère de la résurrection; tout criminel est en quelque sorte un Lazare enserré dans l'étau du mal, - et il faut l'aimer jusqu'au bout pour l'en délivrer, pour le faire s'exhausser du néant à la vie, du leurre à la réalité, du masque au visage, et inaugurer une "vita nuova"(205).

Là où le châtement vient après le mal (qu'il pétrifie en l'évaluant et en le "monnayant") et agit rétroactivement, le pardon devance le mal, va plus loin que lui; il est prospectif, initiatif et inventif. Le pardon a un rapport infiniment poétique au temps car il est fondamentalement IRRÉSIGNED(206): - pour lui aucun mal, fût-il le plus inexcusable, n'est fatalement consommé; l'inespéré du possible peut toujours resurgir aux confins de l'impossible et rouvrir l'avenir; toujours il relibère "l'innocence du devenir".



Le pardon est ce qui donne à force de patience, de solidarité et de confiance, toujours une nouvelle et ultime chance. Ainsi Jésus pardonne-t-il à Marie de Magdala avant même qu'elle n'ait rien demandé (Lc.7,47-48) et enseigne que la délivrance du mal ne passe ni par le châtement ni par la vengeance, mais uniquement par le PARDON (Mat.6,12-15).

* Condamner et juger le coupable c'est se désolidariser de lui au moment où justement il s'est dramatiquement coupé de toute communauté humaine, c'est briser le rapport à autrui, récuser toute ressemblance avec le pécheur et s'octroyer par un inadmissible abus de pouvoir pureté et impeccabilité. -"Qui êtes-vous pour juger la faute d'autrui? Qui juge la faute ne fait qu'un avec elle, l'épouse. Et cette femme que vous haïssez, vous vous croyez bien loin d'elle, alors que votre haine et sa faute sont comme deux rejetons d'une même souche."(207)

Condamner et juger le coupable c'est rompre l'essence même de la fraternité qui n'est pas seulement dans la communauté de la faim et de la vulnérabilité, dans le partage du nourrir, du vêtir et du soin, mais aussi, et absolument, dans le partage de la culpabilité comme le remarque Chantal de Clergerie se découvrant soudain investie d'une étrange force de par sa solidarité même aux pécheurs: -"Mama, dit mademoiselle de Clergerie après un long silence, il nous faut rentrer là-bas, vous et moi. Il nous faut rentrer en Dieu.(...) N'ayez pas

peur, fit-elle encore. Je suis maintenant assez forte pour vous porter; je voudrais que vous soyez lourde, beaucoup plus lourde, aussi lourde que tous les péchés du monde. Car voyez-vous, mama, je viens de découvrir une chose que je savais depuis longtemps: bah! nous n'échappons pas plus les uns aux autres que nous n'échappons à Dieu. Nous n'avons en commun que le péché."(208)

L'innocent est celui qui sait, de tout son être de chair engagé dans le temps, que toute présence au monde est co-naissance aux autres, que la communication aux autres est intranchable et irréductible, et que cette communication doit s'éprouver jusqu'à devenir communion et com-passion avec et dans autrui qu'il faut incessamment délivrer tout autant du péché que de la faim; le délivrer de toute souffrance. Le délivrer du mal. -"Vous, vous jugez selon la chair; moi, je ne juge personne."(Jn.8,15). Il ne s'agit pas de juger le mal commis par le coupable; il faut l'expier dans le silence attentif de l'innocence, le consommer dans sa propre chair offerte alors "en nourriture" pour apaiser la faim de justice creusée par l'intrusion du mal.

Sonia suit Raskolnikov en déportation, Donissan emporte dans ses bras le corps de Mouchette, et l'Idiot passe toute la nuit auprès du meurtrier, couché tout contre lui, enserrant son corps abattu dans ses bras, caressant son visage comme celui d'un enfant malade.

- "Il faisait maintenant grand jour. Enfin il s'étendit sur son coussin, accablé de fatigue et de désespoir, et appliqua

son visage contre celui de Rogojine, blême et immobile. Des larmes coulèrent de ses yeux sur les joues de Rogojine, mais peut-être ne les sentait-il point jaillir et n'en avait-il pas même conscience...

Toujours est-il que, plusieurs heures plus tard, lorsque la porte s'ouvrit, on trouva le meurtrier dans le délire et privé de connaissance. Le prince était assis à côté de lui, immobile et silencieux sur son cousin: chaque fois que le malade criait ou délirait, il s'empressait de passer sa main tremblante sur ses cheveux et ses joues dans un geste de caresse et d'apaisement."(209)

- L'Idiot ainsi veillant dans la chambre mortuaire entre la victime et l'assassin ne manque nullement de respect ni envers l'un ni envers l'autre et ne nie en rien leur liberté et leur responsabilité; il porte son respect jusqu'à l'infini déchirant de l'amour et cet amour jusqu'à l'agonie de la passion. -"L'innocent, lui, rend à l'amour sa vocation transitive, au moi l'oubli de soi libérateur."(210)

Passion dans la souffrance de la victime, passion dans la détresse du criminel (et si le criminel n'éprouve ni détresse ni remords, passion dans cette absence même de repentir). L'innocent se sait irrémissiblement solidaire des pécheurs, chargé d'eux, responsable d'eux.

Ces deux phrases de Simone Weil: -"Ne pas juger (...) être une balance" et "Il faut lire pour parvenir à la non-lecture"(211) se font écho: - il faut lire le tragique qui frappe le coupable commettant le mal et par là s'exilant hors de la Trace et de la communauté des hommes;

il faut lire cela, le lire radicalement, le lire jusqu'à la souffrance, afin de parvenir à une non-lecture qui soit lecture seconde et autre, attentive à ce qui "n'existe pas" encore, à ce qui n'est pas encore écrit, - mais qui peut advenir et s'écrire dans la chair et le coeur du coupable: - le remords du criminel et sa faim de justice envers sa victime et tous les autres.

Le remords: c'est la souffrance de la victime s'"incarnant" dans la chair du coupable, venant mordre par un retour ardent la conscience du criminel (conscience devenue "coeur", sensibilité à l'autre, à la souffrance de l'autre); - morsure, blessure, déchirure: car le crime qui nie l'autre est rupture totale de "communication", or la communication qui ne peut avoir lieu "qu'entre deux êtres mis en jeu - déchirés, suspendus, l'un et l'autre penchés au-dessus de leur néant"(212), ne peut se retrouver, se renouer qu'à la condition que le criminel s'ouvre ainsi à son tour sur son vide, se penche et s'enfonce sur la blessure. Le remords est ce qui rend à nouveau possible la communication, ce qui permet de retrouver accès aux autres: de trouver le sens de l'autre comme autrui, et d'autrui comme cette vulnérabilité sans défense, cette sensibilité nue; la morsure du remords engendre une "épiphanie" du visage dans l'être enfin transfiguré du criminel, - et cette épiphanie est une "épiphonie": elle fait s'entendre le cri qui tourmente et transperce tout visage. - "Le remords dans la nuit ne montre pas une voie (...) sans préparatifs et dans le désespoir, le remords initie

le coupable à une sorte de rédemption qui lui donne tout en un instant." (213) Tout: le visage, son vrai nom et son cri.

- Non-lecture, non-jugement, mais devenir "balance", ie. effort de rééquilibrage entre le criminel qui a rompu tout lien de fraternité et les autres; - entre le coupable et lui-même, car tout criminel est un "schismatique" et un "briseur d'icône". Raskolnikov, Karamazov, Stavroguine: tous personnages ayant brisé "l'icône", perdu la ressemblance et déserté la Trace et par là ne pouvant plus alors percevoir les autres que comme des images distordues et néantes, et anéantissables. Le pardon est cette balance sans pesanteur qui tente passionnément de rétablir un rapport entre celui qui s'est exclu de la communauté des hommes et les autres, de le réconcilier avec cette communauté, avec lui-même et avec Dieu; qui tente de restaurer l'icône et de rouvrir le travail de ressemblance.

- "Notre vocation est d'être des médiateurs." (214) Entre l'homme et l'homme et entre l'homme et Dieu.

- Le pardon ne fait donc pas de l'histoire un jeu dérisoire mais en fait une dramaturgie qui entretienne la plus profonde et indéchirable solidarité, qui ne cesse de rouvrir et féconder le temps et d'inaugurer le possible, de renouveler la chance, l'espérance et l'innocence, de rédimmer la liberté en l'arrachant à l'emprise et à la tentation du mal pour la resoumettre à l'exigence de la justice, de transfigurer le coupable (d'accusé en pardonné,

de criminel en repentant) et la victime (d'humiliée et souffrante en "consolée", de Très-Bas en Très-Haut).

Le pardon est une veille infinie, une insomnie perpétuelle, car il faut toujours raviver l'hyperbole du pardon contre la répétition acharnée du mal. - "Le mal et l'amour seront en conflit jusqu'à la fin du monde, c'est pourquoi Pascal dit qu'il ne faut pas dormir pendant ce temps là. Oui, cette insomnie, cette agonie, dureront tant que durera le monde; car c'est une agonie au sens même où l'emploie Miguel de Unamuno: une agonie, ie. un combat." (215)

Le juge lui, peut bien dormir après avoir rendu son verdict et fait procéder à l'exécution du jugement, mais l'Idiot, lui, demeure à jamais dans la veille dans la nuit blanche du pardon, appelant incessamment, doucement, passionnément, chaque visage à comparaître dans l'ouverture de la Trace où il se tient lui-même et à rendre justice à autrui.

* Le pardon est donc un travail intérieur sans mesure ni répit, sans complaisance ni facilité, qui doit oeuvrer partout où opère le mal, reféconder partout où le mal a détruit; le pardon est indissociablement lié au mal, et plus le mal est démesuré et inexcusable, plus le pardon doit redoubler de miséricorde et de transgressivité; et le pardon ne doit pas seulement répondre aux coupables qui le mendient, mais il doit encore et surtout devancer cet appel (rarement formulé d'ailleurs), - travailler là

même où il n'est pas demandé, là même où il est repoussé. Travailler à rendre possible, envers et malgré tout, la venue, la montée douloureuse d'une telle demande. Travailler même contre tout espoir, mû par le seul "insensé" d'une espérance passionnaire, d'une solidarité communiant, d'un amour plus transgressif encore que le pire endurcissement de la haine et du crime au cœur du coupable, plus obstiné encore que le mal. Le pardon relève, par excellence, de l'énergétique surnaturelle du "peurtant!", du "laken!" irrésigné des prophètes (216).

* Enfin, une question encore se lève à propos du pardon en ce qu'il met en jeu d'une manière cruciale le problème de la liberté humaine et donc de la responsabilité qui incombe à tout acte libre, et qu'il conjugue sur le mode le plus délicat et le plus drastique les rapports de la liberté et de la justice. Cette question qui rend éminemment problématique et paradoxale le fait de la liberté humaine atteint un point culminant dans le récit de la Cène dans l'évangile de saint Jean: -"Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans ce monde, les aime jusqu'à la fin.

Au cours d'un repas, alors que le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer, sachant que le Père lui avait tout remis entre les mains et qu'il était venu de Dieu et qu'il s'en allait vers Dieu, il se lève de table, dépose ses vêtements, et prenant un linge, il s'en ceignit. Puis il met de

l'eau dans un bassin et il commença à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint."(Jn.13,1-5)

- Bien que sachant que l'un d'entre ses disciples n'est pas "pur"(Jn.13,10-11), il procède au lavement des pieds de tous les disciples; bien que dénonçant par avance celui qui doit le trahir, il le fait également participer à son oeuvre de purification qui est remise et par-don de "tout péché"(I Jn.7); alors se pose en plein abîme et pleine nuit la question du pardon qui semble d'un coup au sujet de Judas, se distordre sur un noeud d'infrayable et incompréhensible silence. De même la question de la liberté se problématise dramatiquement avec Judas dont le "coeur" est saisi et investi par la puissance même du mal, Satan, et qui est implacablement envoyé dans la nuit pour réaliser ce qu'il doit faire(Jn.13,8). C'est alors le problème même de la justice qui est mis en suspens dans une interrogation radicale (217); justice, liberté et pardon se trouvent comme arrachés au sens au sortir de la Cène et jetés dans les ténèbres où va se perdre Judas. Alors, plus que jamais, tout sens est à rechercher au Dehors, à mendier dans la nuit, et la chair s'affirme une fois encore comme une plaie vive et le coeur comme une supplication infinie et la pensée comme question passionnaire, exposés à la nuit du Dehors.

- On ne peut donc par-donner que dans les ténèbres de la nuit, dans l'égarement et la blessure; par-donner est un acte "insensé" et dévastant qui ne confère à celui

qui l'opère ni garantie, ni plénitude ni sentiment de supériorité mais au contraire qui l'éprouve et l'évide jusqu'à l'oubli et la perte de soi. C'est peut-être en ce sens qu'il faut entendre cette étrange et remarquable phrase de Blanchot: -"PARDONNE-MOI DE TE PARDONNER"-(218)

Comme si le pardon faisait glisser et sombrer encore plus loin et plus profond dans l'immensité de la nuit celui qui le prodigue; le pardon ne s'accomplit que du fond de son propre manque d'être et de sa propre péccabilité, et "échoue" celui qui le donne (en se livrant lui-même par ce don) à son tour RESTE parmi les restes, les réprouvés et les perdus. Le pardon relève de l'idiotie, de la folie et de la pauvreté, et il donne non seulement les "mains sales" à celui qui le dispense, mais aussi les mains vides, blessées et suppliantes. On ne pardonne qu'en mendiant au criminel la reconnaissance, la compréhension et l'accueil de ce don de pardon. Mendicité infinie.

* * * * *

B) - FOUS ET MENDIANTS:

- "Mais la folie qui rompt le langage en le laissant intact apparemment ne le laisse intact que pour y accomplir son invisible destruction."

- Blanchot - "P.D." p.67.

- "Mais quand il ouvre les yeux dans la nuit profonde et douce, le misérable connaît tout à coup qu'il est étranger parmi les hommes."

- Bernanos - "S.S.S." p.169.

- "Car le pauvre n'a pas de visage, ce n'est pas un animal, ce n'est pas un être humain: le pauvre n'est rien d'autre que quelque chose de gris; il est dépouillé de tout et par là même de son visage dans le monde."

- B. Trotzic - "La Ville et la Mer" p.167.

- "Le fou est mort.
On enterre l'étranger.
Alors tombe une pluie d'étincelles."

- Trakl - "Psaume" -

* Fous et mendiants sont proches en ce qu'ils sont implacablement tenus à l'écart dans un même rejet de méfiance et de peur, accusés d'être des agitateurs d'ordre, des trouble-paix, intolérablement dérangeants; et non seulement ils sont tenus à l'écart, mais au besoin pourchassés et persécutés. (219)

- Fous et mendiants: hommes sans qualité, sans signification ni valeur; hommes sans visage. Après moi: l'un par évidemment, l'autre par déshérence. Le VIDE et la PERTE: - épreuves-limites du MANQUE.

Et c'est justement parce qu'ils sont "sans visage" qu'ils sont jugés comme déviants (par excès de différence) et pour cela condamnés comme perturbateurs de toute loi, toute règle et toute logique, comme contempteurs de la raison et briseurs de mesure (par excès d'altérité). Car être sans visage c'est déjouer la réflexivité horizontale et équilibrée du miroir, c'est

s'imposer miroir réfléchissant non plus ce qui est et apparaît, mais ce qui "n'existe pas" et se tient dans le disparaître. Ainsi le fou de cour réfléchit-il l'envers et l'absence du roi, ne révélant aucun contre-pouvoir, mais plus violemment et subversivement encore le néant de tout pouvoir. - L'ombre et le désert; - "Tu es l'ombre de Lear" dit le fou à son roi dont lui-même est le "double". Le pauvre réfléchit l'envers et la béance du riche, ne révélant pas même seulement le besoin et la pauvreté, mais plus douloureusement et tragiquement encore la détresse de la misère où se dissout jusqu'à la possibilité d'être homme. - Le scandale et la honte; - "Mais la misère, monsieur, la misère, voilà le vice. Dans la pauvreté vous conservez encore la noblesse de vos sentiments innés; dans la misère, jamais, ni personne", confie Marmeladov à Raskolnikov (220). C'est bien pourquoi l'homme "normal" et l'homme riche ne peuvent supporter de tels miroirs réfléchissant à la verticale (en abîme) et imposant un reflet en contre-bas d'eux-mêmes. Reflet déformant jusqu'à l'informe, et transgressif, - jusqu'à faire s'irrupter la mort.

* L'informe de la mort: - tel est bien ce qui se profile dans la face en creux des apesôpoi que sont les fous et les misérables; comme s'ils arrachaient le temps à la linéarité et à la continuité pour l'intensifier, le dévier, l'accélérer et le suspendre à la fois, et le faire tourner, vriller, crisser, - "crier".

"La folie, c'est le déjà-là de la mort" écrit

Michel Foucault(221); mais pas seulement de l'anéantissement de la mort invalidant la valeur de la vie: - le fou, le misérable, sensibilisent le déjà-là de la mort comme pulsation diffuse dans la chair de la vie dont ils n'invalident en vérité rien quant à la valeur fondamentale mais dont ils révèlent jusqu'à la douleur la vulnérabilité foncière et la finitude.

Le déjà-là de la mort est à l'oeuvre dans le corps souffrant du fou et du misérable, et ce déjà-là intempestif ruine d'emblée l'intégrité de l'autre, faisant brèche et désordre dans toute normalité, santé, avoir et pouvoir; par là il signifie à l'autre une obscure communauté et une profonde solidarité que cet autre tentait d'ignorer et de nier et donc il force l'autre à sortir de lui-même, à sortir de sa force, de son orgueil et de sa plénitude, à se mettre en question, voire en accusation, et à s'exposer à son tour. A se risquer dans la démesure du Dehors et le toujours-là de l'exigence éthique.

- Le fou, le mendiant, sont donc par nature transgressifs; il leur suffit de paraître, de passer, pour semer aussitôt le désordre et le malaise, pour introduire le doute et le trouble et retourner toute conscience en "mauvaise conscience", toute assurance en inquiétude, toute suffisance en inachèvement (222). Ainsi en appellent-ils infiniment à la responsabilité et à l'oeuvre de miséricorde, et vouent à l'insomnie perpétuelle de la veille.

- Le VIDE et la PERTE: symboles du MANQUE; mais symboles de chair et de sang qui portent à vif témoignage.

Car le fou et le misérable sont d'implacables témoins, l'un témoignant sur le mode de la dérision et de la négation, l'autre sur celui du "pleurement sans larme" et de la supplication.

* La folie du fou (223) n'est pas simplement jeu vain et propos irraisonnés ressortissant d'un dérèglement maladif et d'une vacuité néante; la folie du fou est à entendre non pas sur fond de vacarme insensé, de rumeur incohérente, mais sur fond de subtil et fin murmure où tremble la voix ténue de quelqu'un qui parle entre le rire de la dérision et la plainte de la supplication, et le dérèglement qui préside à son comportement relève d'un étrange et éprouvant travail. Travail obscur et sourd comme une fièvre, travail incessant et rigoureux: - ascèse.

- Ascèse négatrice: telle est la folie du fou qui, en un sens, est celui qui "toujours nie", parce que "connaissant", dans les brisures de sa chair, que toute évidence n'est jamais assurée, toute vérité jamais établie, toute limite jamais dernière, mais que toute forme est métastable, fluente et transgressible, et que le moi n'est pas une donnée mais une exterritorialité ouverte à tout passage et un exode; que le moi ne se contemple pas du dedans mais s'éprouve par dépossession, perte et oubli.

- "NON est mon nom

NON NON le nom

NON NON le NON"



"Une négation qui se nie s'affirme elle-même du même coup; négation n'est pas simple privation, mais Acte positif."(224)

- NON est le nom du fou, sans visage et sans nom; mais négation vivifiante affirmant par-delà ses refus une plus haute positivité, une plus grande force du possible, sacrant cela même qu'elle nie (le visage, le nom, la parole, le sens, la vie) comme "pouvant" exister sur un mode tout autre, inqualifiable et inouï; sacrant toute chose en son altérité et son étrangeté; faisant resplendir toute chose en son revers d'absence mise-à-nue. Ainsi l'ascèse négatrice délivre ce qu'elle nie de toute limite, toute clôture, pour insuffler à toute finitude ampleur et élan vers l'immensité du Dehors où passe le souffle infime de la Trace.

- "Or le NON se parle,
se parle évoquant tout ceci,
se parle connaissant tout ceci,
se parle aimant tout ceci,

Reculé encore derrière l'ombre de toi-même."(225)

Le NON se parle dans le nocturne et la blessure de la chair du fou; se parle incessamment, évoquant et connaissant tout cela qu'il vient frapper, tout cela en quoi il ouvre brèche, espace et mouvement. Le NON se parle, parce qu'"aimant tout ceci".

Le NON se parle dans la solitude du fou, il "bat" comme la pulsation d'un cœur ivre d'impossible.

- "Dans ma vie ... il y eut trois choses, l'impossibilité de parler, l'impossibilité de me taire, et la solitude..."(226)

L'impossible est "l'aimant" de l'amour dont il déhisce et attire le désir.

Il y a négation parce qu'il y a amour de toute chose en son mystère, - de toute chose comme mystère. Il y a négation parce qu'il y a respect et confiance pour l'autre reconnu et assumé comme étant capable de réaliser l'impossible; la négation est une exigence relevant de l'éthique de transgression.

Le NON s'irrupte et pénètre en toute chose jusqu'au point où il "touche" le dis-paru enfoui en chaque chose aimée; le NON s'affirme face au visage qu'il invite à reculer:- "recule encore derrière l'ombre de toi-même", derrière l'ombre de ton nom, jusqu'au profond mi-nuit de ta nuit, jusqu'au vide où il faut tenir vigie, - jusqu'au cri qui hante et in-fonde le langage.

Recul qui est déposition de soi, dénudation et renoncement, jusqu'à l'oubli de soi consommé; jusqu'à un effondrement du langage. Le fou est celui qui "brûle" le langage, au sens où Artaud disait que la vie "est de brûler des questions", - qui brûle les mots dans sa chair et son sang jusqu'à opérer une "transmutation" de la chair même en langage, langage porté à l'incandescence du verbe, incandescence endurée jusqu'à la consommation, jusqu'aux cendres. -"Je suis en mots, je suis fait de mots, des mots des autres ... des mots, je suis tous ces mots, tous ces étrangers, cette poussière de verbe, sans fond où se poser."(227)

Langage, savoir, devenus ainsi "questions brûlées" et retombées en poussière et en cendres, déclinent alors le cri surgi de cette brûlure-blessure en lente plainte suppliante.

- Supplication du sens perdu, supplication à l'impossible. Une admirable métaphore de cette passion du langage et du savoir est donnée par une oeuvre de Petrus Christus, "Notre Dame de l'Arbre Sec": - la Vierge vêtue de rouge, tenant dans ses bras son enfant, se tient debout sous la voûte des branches nues et épineuses d'un arbre mort se dressant sur le vide intégrale d'un fond noir. Des lettres d'or sont suspendues aux ronces des branches. Nuit, constellation de lettres; signes jetés au hasard du vide; rougeur de la robe et or du globe que l'enfant tient dans sa main comme une balle ou un fruit; monde-enfant. Ce tableau résume toute la problématique de la connaissance: - Arbre du Savoir desséché par la volonté de connaissance, calciné par la volonté de pouvoir, pétrifié dans l'attente; mais les lettres suspendues aux branches mortes ("A" de l'initiale d'Ave Maria) se font signes désignant un autre chemin de connaissance, transfigurant la nuit du non-savoir en autre-nuit: - chemin de la supplication par invocation et répétition. Jeu du monde-balle tenu par un enfant, - monde à-jeter comme un dé au chiffnage imprévu, inédit, dans l'abîme de la nuit, dans l'innocence du devenir; promesse du monde-fruit voué à mûrir dans les entrailles d'une nuit enclose par des branches tréssées en forme de couronne. La connaissance est un risque à prendre dans la passion du monde, le langage est une question à brûler dans la blessure d'un cri.

L'enfant, le fou - "messagers" du "vrai cri".(228)

- "Si l'homme est le messager de l'homme, pourquoi le fou ne serait-il pas celui de Dieu?".(229)

* Ainsi le NON introduisant l'épreuve du recul dans la chair du visage est-il une affirmation "à reculons", un retrait par lequel le visage intérieurement distancé et creusé s'avance dans l'immensité de nouvelles perspectives révélées, et comparait dans l'éclat de son manque. Recul inaugural donc, et retrait futur qui aventurent dans la Trace où la grâce investit enfin l'oubli de soi.

- "Comment le NON, voulant connaître, illumine:

il se parle dans les profondeurs animales, dans les ombres mentales il se parle aussi", et partout où il parle et porte son tranchant il "sème la graine de la vieille Danse dans le champ"(230) du visage, du monde et des choses.

NON est le nom du fou qui pâtit en son corps et sa pensée le retournement de son propre moi en AUTRE, le renversement de la présence en absence, l'irruption de l'ailleurs dans l'ici, la profondeur de l'ombre en plein jour et l'éclat murmurant du silence, de la nuit, du cri et de la mort; qui pâtit le grand désœuvrement de l'existence en mystère et de la réalité en songe.

- "Laisse-moi, dans l'ombre, te parler de la lumière future. Comme la fonction crée l'organe, à force de désespérément tendre ton visage en avant, à force de mimer celui qui commence à voir, il te viendra des yeux."(231)

Danse, mime et fascination; modes d'attention, de connaissance et de tension au monde et à l'autre.

* Au "mal sacré" de la folie ("morbus sacer" où

les Anciens savaient pressentir une qualité prophétique) correspond la supplication sacrée du mendiant; - "Les suppliants de toute espèce sont sacrés, la supplication est sacrée." (232)

La supplication est un mode ultime (en un sens intensif et aussi en ce sens qu'elle est une dernière tentative là où tous les autres modes ont échoué) de communication. Car la parole, c'est tout ce qui reste au misérable démuné de tout, de l'essentiel même, jusqu'à être privé de lui-même; c'est son seul "bien" et sa dernière chance. Que reste-t-il en effet au misérable, étranger parmi les hommes et devenu étranger à lui-même sinon le recours en grâce de la parole; parler, c'est l'unique et ultime possibilité de rétablir un rapport entre le Très-Haut et le Très-Bas (233). Parole "lente et solitaire", parole blanche et anonyme proférée par quelqu'un qui ne peut même plus revendiquer le pouvoir de dire "je", par quelqu'un devenu "quelque chose" à force de n'être rien.

- "Le malheur est avant tout anonyme, il prive ceux qu'il prend de leur responsabilité et en fait des choses. Il est indifférent, et c'est le froid de cette indifférence, un froid métallique, qui glace jusqu'au fond de l'âme tous ceux qu'il touche. Ils ne retrouveront jamais plus la chaleur. Ils ne croiront jamais plus qu'ils sont quelqu'un." (234)

Parole tombée si bas, si exténuée par la perte et le silence, qu'elle ne réclame plus rien, ne demande même plus (car demander c'est encore se situer dans la

dynamique de l'expectative qui se réfère à un possible chargé d'un certain contenu, or la misère est une attente sans aucun attendu ni objet, ouverte à la seule dimension de l'impossible), mais qu'elle implore, d'une imploration lente, douce et presque muette, ne livrant plus des mots que leur usure tremblée.

- "Et sa bouche est comme une blessure." - (235)

Elle implore du fond d'un "rêve" informulable et presque immémorable (rêve qui est transsudation d'un désir originaire et essentiellement inscrit dans la chair) qu'un autre vienne, s'approche, le reconnaisse et lui rende visage. Le misérable implore que son corps en ruine, chosifié, soit regardé et perçu comme chair et remis au monde par le regard et le toucher de l'autre; il implore de connaître à l'autre. - "Le pauvre n'avait pas de visage, il avait été dépouillé de son visage; ce n'était qu'un ver, et non pas un être humain. Un seul rêve hantait son abîme de la faim dans la nuit du port: que quelqu'un le remarque, que tous apprennent à le connaître tel qu'il était. Avoir son propre visage. Que quelqu'un lui prenne le visage entre ses mains pour le sentir et apprendre à le connaître." (236)

* Or implorer visage, c'est implorer justice. Et implorer justice, c'est obliger (et non ordonner ni contraindre) autrui à s'engager, à faire preuve de responsabilité et oeuvre de miséricorde. C'est pourquoi il est plus facile de chasser le misérable, de l'emprisonner ou au besoin de l'exterminer, car l'alternative à laquelle



il confronte est radicale et exclusive: on ne rencontre jamais "impunément" un mendiant, - on s'en débarrasse ou on l'assume, on l'enfonce davantage dans sa solitude et sa honte ou on tente de l'en relever. Le misérable ne permet pas qu'on l'ignore, - on ne peut que feindre l'ignorer, on ne peut que mentir. Toute ignorance en ce cas relève de la plus fatale mauvaise foi.

- "Chaque être crie en silence pour être lu autrement.

Ne pas être sourd à ces cris." (237)

Passer près d'un mendiant qui supplie, qui crie en silence, sans s'arrêter ni se pencher vers lui, c'est déjà, et d'un coup, et irrémissiblement, devenir coupable, car c'est se rendre sourd et trahir l'essence de la fraternité. Aussi n'est-il d'ailleurs pas seulement plus "facile" d'exterminer celui qui vient troubler de la sorte et remettre en cause notre suffisance et notre paix, il est dramatiquement et infiniment plus que cela: - il est tendant de le tuer. Il est tentant de tuer celui qui exige une nouvelle définition de notre liberté et en réclame une toute autre pratique. - "Nous haïssons les gens qui voudraient nous amener à former les rapports que nous ne voulons pas former." (238) Le moi hait tout ce qui peut menacer son expansion, son règne, sa suffisance et son plaisir, tout ce qui peut restreindre sa volonté de puissance; le moi refuse d'être "le gardien de son frère"; il ne veut qu'en être le maître et être son propre souverain. Le moi hait celui qui le rappelle à sa seule et authentique vocation: - la messianité.

Cette alternative radicale à laquelle nous confronte le misérable est même si urgente et absolue qu'elle ne se propose pas comme un choix dans l'espace du possible et n'en appelle nullement au calcul de la volonté, mais elle s'impose comme "commandement" souverain en appelant hors mesure à l'obéissance et à la soumission de la charité; c'est une alternative donc qui assigne d'emblée à l'ordre de la nécessité.

C'est une telle nécessité qui se révèle à Malte Laurids Brigge, tout à la fois le dévastant et l'introduisant dans un "monde transformé", dans "une vie nouvelle, pleine de significations nouvelles", de par ses rencontres des pauvres et des malades et sa proximité à toute misère. - "Il lui incombait de voir parmi ces choses terribles, parmi ces choses qui semblent n'être que repoussantes, ce qui est, ce qui seul compte parmi tout ce qui est. Ni choix ni refus ne sont permis. Crois-tu que ce soit par hasard que Flaubert ait écrit son "Saint Julien l'Hospitalier"? Il me semble que là est le point décisif: se surmonter jusqu'à se coucher à côté d'un lépreux, jusqu'à le réchauffer à la chaleur intime des nuits d'amour - et cela ne peut que bien finir." (239)

- C'est une même nécessité qui allonge et enserre l'Idiot au criminel, le fort et le sain au très-bas malade et repoussant; solidarité sans mesure de toute chair à toute chair jusque dans la pourriture et le délabrement. - "Celui qui ne peut pas tirer en les suçant le pus des bubons d'un enfant pestiféré n'a pas encore atteint la moitié de l'amour du prochain" dit Moïse Leib de Sassow;

et cela, sans complaisance ni restriction, de quelque ordre que ce soit, car il ne s'agit en tout cela que d'obéir et consentir à une urgence qui nous incombe, que d'entrer dans la marche en avant qu'est l'amour du prochain. Marche infiniment longue qui toujours mène grand train, qui jamais ne tolère repos ni retour, qui jamais ne s'achève, car dans l'amour d'autrui, on n'est jamais qu'à mi-chemin, si loin soit-on allé.

* RIEN est le nom du misérable, et NUL son visage; rien et nullité profondément contagieux: - car la rencontre d'un mendiant ne peut jamais laisser "indemne" comme ne cesse de l'éprouver Malte Lauride Brigge au fil des rues de Paris, dans les salles d'attente des hôpitaux ; il n'y a plus pour lui un seul abri dans la ville, un seul recoin où se retrancher et se défendre contre la misère. Il semble que toute la ville soit livrée à la misère, à la détresse et à la mort. Chaque pauvre rencontré, fût-ce en passant très vite, s'engouffre aussitôt en lui avec une étrange violence, le dévastant de part en part, le ruinant à son tour, et le force à se reconnaître "des leurs", pauvre et anonyme parmi la foule informe des mendiants. Il semble d'ailleurs qu'il suffise d'un seul misérable égaré dans une ville pour qu'aussitôt toute la ville se déforme et chavire, s'ébranle, devienne labyrinthe où les rues, déviées de leurs directions, s'enroulent en une étrange giration qui reconduit inéluctablement au nulle-part où se tient le mendiant. En ce sens, toute ville a son "centre" véritable dans ses faubourgs et ses zones.

- Rien est le nom du misérable et nul son visage: rien et nullité essentiels où tremble la "vérité" du visage, - car c'est aux sans-visages qu'est donné le sens du visage, c'est par leur privation de visage que se manifeste le mystère du visage. C'est encore cela que découvre Malte qui, "apprenant à voir", prend conscience de la pluralité des visages et du mouvement (d'usure, de transformation, de déformation et de perte) qui opère en chacun d'eux; mais il n'atteint le sens inouï du visage que par la rencontre d'une femme complètement échouée aux confins du monde et de l'humanité. - "Mais la femme, la femme: elle était toute entière tombée en elle-même, en avant, dans ses mains. C'était à l'angle de la rue Notre-Dame-des-Champs. Dès que je la vis, je me mis à marcher doucement. Quand de pauvres gens réfléchissent, on ne doit pas les déranger. Peut-être finiront-ils par trouver ce qu'ils cherchent.

La rue était vide; son vide s'ennuyait, retirait mon pas de sous mes pieds et claquait avec lui, de l'autre côté de la rue, comme avec un sabot. La femme s'affraya, s'arracha d'elle-même. Trop vite, trop violemment, de sorte que son visage resta dans ses deux mains. Je pouvais l'y voir, y voir sa forme creuse. Cela me coûta un effort inouï de rester à ces mains, de ne pas regarder ce qui s'en était dépouillé. Je frémissais de voir ainsi un visage du dedans, mais j'avais encore bien plus peur de la tête nue, écorchée, sans visage." (240)

- Le dedans du visage ne se découvre que dans son arrachement à soi, dans son exhibition au dehors; - car

il n'y a pas d'intériorité réelle du visage, mais l'intimité même du visage est le Dehors; - visage arraché de la femme misérable, arraché par la douleur, et visage retourné de la jeune noyée, arraché par la mort. Là encore Rilke donne une remarquable description de ce renversement: - "Le mouleur devant la boutique duquel je passe tous les jours a accroché deux masques devant sa porte. Le visage de la jeune noyée que l'on moula à la morgue parce qu'il était beau, parce qu'il souriait, parce qu'il souriait de façon si trompeuse, comme s'il savait. Et en dessous, l'autre visage qui sait. Ce dur noeud de sens tendus à rompre. Cette implacable condensation d'une musique qui sans cesse voudrait s'échapper." (241)

- Sourire trompeur, car ambigu, car tourmenté; sourire et beauté tout tendus sur "l'implacable condensation" d'un cri qui sans cesse veut s'échapper, veut monter à l'aigu. Le sourire de l'homme serait alors la manifestation "visuelle" du cri; manifestation par reflet lointain, léger, presque impalpable, du cri épuisé en plainte douce, en "consentement". Beauté béate et "bête" du sourire de l'Ange, - beauté toute d'alarme et de tourment, beauté amère et terrible du sourire de l'homme.

- La supplication serait donc ce sourire désœuvré, cette parole sans mot, cette lamentation muette, cette imploration transudant de la chair comme une sueur de sang, et tremblant à fleur de peau, et dans le creux des paumes. Le mendiant, c'est celui dont le visage dévoré par la faim et la honte, consummé par la misère, a glissé

loin de sa face, est tombé dans ses mains. Dans ses mains toujours ouvertes qui ne savent plus rien saisir ni tenir, dans ses mains où tout s'étonne.

- "O comment peut-elle se fermer, la nuit, cette main

toujours ouverte.

Demain le destin ira la chercher de nouveau, et chaque jour il la tendra: claire, misérable, infiniment destructible. Qu'enfin un homme, un voyant, devant sa longue durée s'étonne, comprenne et la célèbre." (242)

* Révélation du mystère de l'autrui comme étant le pauvre par excellence, et révélation du même coup du seul rapport authentique à entre-tenir et main-tenir avec lui comme devant être compassion, tendresse, don et souci.

- "Autrui est toujours le pauvre, la pauvreté le définit en tant qu'autrui, et la relation avec autrui restera toujours offrande et don, jamais approche les mains vides." (243)

Au pauvre dont le visage déchu a glissé au creux des mains, on ne peut que tendre en réponse à son tour ses propres mains où l'on a déposé également son visage.

- On ne peut donc jamais donner à un mendiant avec hauteur et condescendance, mais, tout comme le pardon, avec la plus extrême humilité et en devenant suppliant à son tour; la charité ne met jamais face à face un "seigneur" et un pauvre, - elle ne fait toujours se rencontrer que deux mendiants. La charité n'est telle qu'entre deux suppliants. - "Donner avec une attitude de mendiant" écrit Simone Weil qui précise encore cette attitude: - "Il est



vrai qu'il faut aimer le prochain, mais dans l'exemple que donne le Christ comme illustration de ce commandement; le prochain est un être nu et sanglant, évanoui sur la route, et dont on ne sait rien. Il s'agit d'un amour tout à fait anonyme et par là tout à fait universel." (244)

- Donner "à vide", aimer "à vide", dans l'anonymat le plus complet; anonymat qui n'est pas l'indifférence de l'impersonnel, mais oubli de soi, dé-nomination du moi qui n'existe plus que sur le mode du pour-l'autre, destitution du moi qui s'entend incessamment inter-pelé par une "voix de fin silence" qui sourd de toutes parts. Amour universel qui reconnaît intégralement chacun en son unicité et sa singularité et qui assume chaque appel particulier comme une urgence et une nouveauté.

* La misère du mendiant manifeste donc du fond même de sa déchéance sociale plus encore qu'une simple condition sociale; il révèle "un mode ontologique" de se tenir dans l'être (245): - affirmation de tout être-au-monde sur le mode de la mendicité et de l'humilité; affirmation de tout rapport au monde sur le mode du désordre et de la distorsion, de la transgressivité et de la lutte, de la négation et du refus; désignation du monde comme impossible réalisable, comme possibilité infinie et inconsumable, comme force descollable, et du temps comme histoire, et de l'histoire comme engagement de liberté, et de la liberté comme assomption en

justice; - comme eschatologie.

- Convocation donc du moi comme don et travail,
et du don comme recevoir, du travail comme passivité.
-"Donner d'une manière pure, par pur amour, implique qu'
on accepterait de recevoir. Tant que l'orgueil empêche de
consentir à recevoir, on n'a pas le droit de donner." (246)
Donner est un devoir absolu qui à tout instant m'incombe,
mais devoir si sacré qu'il faut encore l'assumer comme
un DROIT, ie. le recevoir comme une investiture, s'en
rendre "digne". Devoir sacré qui ne peut s'accomplir ef-
ficacement que dans l'espace sanctifiant de la supplica-
tion.

* * * * *

c) - PROPHETES ET SAINTS:

- "Alors j'entendis la voix du
Seigneur qui disait: "Qui en-
verrai-je? Qui ira pour nous?"
- Et je dis: "Me voici, envoie-
moi.""

Is.6,8.

- "Le témoignage du saint
est comme arraché par
le fer."-

- Bernanos -
"Sous le Soleil de Satan"
(O.C. p.308)

- "Comme le Père m'a envoyé,
moi aussi je vous envoie."
Ayant dit cela, il souffla sur eux,
et leur dit: "Recevez l'Esprit Saint.""

Jn. 20,21-22.

* Le prophète, le saint, sont par excellence les hommes de la médiation dont ils assument au plus haut point la charge de messianité; ils sont de part en part médiatisés, traversés, "habités", - altérés.

Leur parole, tout autant que leur silence, (car leur silence est encore parole, parole autre, "métastase de la parole"(247), et leur parole est fondamentalement silence, silence qui est le cœur et la force de gravitude de leur dire: leur parole est diction de silence), s'énoncent et se préfèrent dans l'écho de la "voix de fin silence" dont le souffle résonne et tremble en tout lieu, toute chose, et dont le "grain" se disperse et vibre en toute voix, la criblant d'étonnante douceur.

- PAROLE est le visage du prophète, parole/silence:
 - CRI; le visage du prophète est moins règne de visibilité que pouvoir de vibration, sonorité, manifestation vocale. Son visage est comme un masque de résonnance qui donne tout à la fois à voir, à entendre et à lire une visualité/vocale (vocalité/visuelle); visage-masque sonnant creux, entièrement exposé et tourné au Dehors auquel il renvoie incessamment et instamment; visage-masque qui porte et prête figure à l'invisible, qui tra-duit la voix même du Dehors, qui con-duit l'écho de l'origine en chaque instant. Parole dépossédée de soi, qui ne s'appartient plus; le prophète est un servent qui parle "en maître". - "Au Je du prophète se substitue un Il: parole de Dieu, discours de Dieu..."(248)

Visage-masque porte-parole (transmission et message)

et porte-voix (ampliation, répercussion) dont le dit est extra-vocal et extra-tonal, s'élevant et s'intensifiant là où les autres voix se sont tues, ne sachant plus ou n'osant plus parler; s'intensifiant jusqu'au cri.

- "VOIX DE CELUI QUI CRIE DANS LE DESERT." (Mat.3,3.)

- CRI: point de tangence entre parole et silence, entre sens-et non-sens, entre être et non-être, entre audible et inaudible. On crie toujours "en porte-à-faux", ie. sans aucun point d'appui en soi-même, sans fondation ni stabilité. On crie toujours des tréfonds de sa chair; de sa chair mise à nu, transfondée de néant, brûlée de nuit, de désir et de porte, rouée de manque. On crie toujours à vide, des confins de la terre et des hommes, dans l'irruption du temps et la plus essentielle proximité des hommes. On crie toujours dans le désert.

- Et que crie-t-on lorsque l'on crie de la sorte? On ne crie rien, - on crie vers l'autre et on crie l'autre. - "Une voix dit: "Crie", et je dis: "Que crierais-je?" (Is.40,6.)

Avec le cri se pose donc le problème de la dé-sapropriation: car le cri où se pro-page et se pro-longe l'écho de l'origine n'appartient pas à celui qui le lance, qui déjà lui-même ne s'appartient plus, étant séparé de lui-même, arraché à soi, exilé, "habité" (voire "hanté") par un autre. - Le saint: hagios, - celui qui porte en soi la présence de Dieu. Et cela est souffrance. - "La parole prophétique s'impose du dehors, elle est le Dehors même, le poids et la souffrance du Dehors." (249)

- Car elle est bien de l'ordre de la douleur cette parole intrusive qui, entrée par effraction dans la chair de l'homme, s'arrache à cette chair avec la même "violence" pour aller toucher les autres à leur tour dans le vif de leur chair. Parole errante s'engouffrant dans le vide laissé au creux de tout visage; parole sans racine ni répit qui court, retentit, se répercute. Parole mendicante qui partout où elle passe, exige l'impossible.

- "A travers

l'écluse j'ai dû passer,
pour sauver le mot,
le replonger au flot salé,
le sortir, le faire franchir." (250)

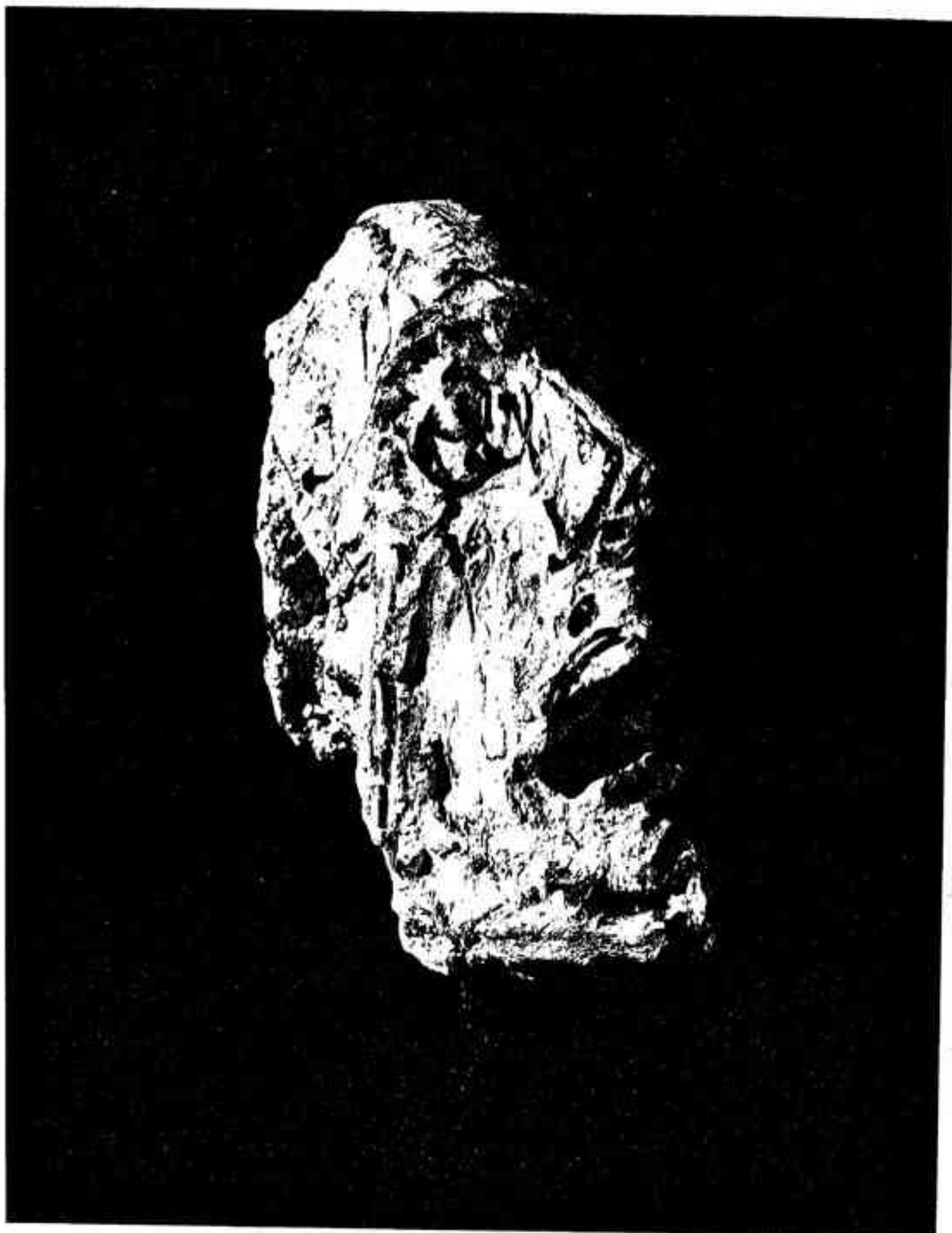
- "Sauver le mot", sauver la parole de l'autre, sauver le langage, en le replongeant dans la force du Verbe: tel est bien l'office du prophète; sauver le mot, lui faire franchir la "surdité" de l'autre afin qu'il soit perçu, entendu, reçu par l'autre, et encore renvoyé, amplifié, partagé par l'autre. Car on ne parle jamais seul, il n'y a pas de parole pour soi seul, toute parole nécessite la profondeur et l'accueil de l'écho; et de même que Dieu ne parle que pour l'homme, à l'homme, de même l'homme ne parle qu'aux autres. Hors cet échange, hors le dialogue, il n'y a pas de parole possible; et hors la parole dialogu  e la fraternité est en danger, car toute fraternité est parlante. L'oeuvre de Samuel Beckett est remarquable en ce sens, qui ne met en scène que des personnages déchus, misérables, des sortes de déchets, de ruines, - de restes,

qui ne sur-vivent que grâce à la parole, à une parole toute tendue dans son écho, en attente affolée d'une réponse. Ainsi Winnie, dans "Oh les beaux jours", n'émerge-t-elle encore au monde que grâce à sa folie de parler et sa passion des mots qu'elle met en jeu dans un monologue incessant ne la maintient en vie que parce qu'elle l'éprouve comme dialogue, que parce qu'elle destine sa parole à Willie, son compagnon-ombre. -"Te savoir là à portée de voix et sait-on jamais sur le demi-qui-vive, c'est pour moi... c'est mon coin d'azur."

La question de Clov demandant "A quoi est-ce que je sers?" et la réponse de Hamm lui disant: "A me donner la réplique" pourraient être celles de l'homme et de Dieu, car l'homme est le "répliquant" de Dieu, et la fraternité est un échange de répliques.(251)

Le prophète est par excellence ce répliquant, à son tour en quête d'autres répliquants.

* Cette parole/réplique est action, et tout autant passivité, qui opère dans la trace d'un agir pur (celui du Verbe dont la voix du prophète porte écho et module le cri); action et passivité se compénètrent et s'entre-informent, se dynamisent, tout autant que parole et silence. Et cette action-passivité qui requiert obéissance, désœuvrement absolu, non-vouloir et non-pouvoir personnels (nuit de l'esprit, des sens et du coeur), est passion: - c'est un agir-pâtir.



- Désappropriation, "poids et souffrance du Dehors", altération: - "C'est par l'altération que commence la douleur du prophète. Un homme devient autre. Il est arraché à sa famille, à son milieu, à ses conditions de vie, à sa mentalité, à son tempérament et jeté ailleurs. Il est soustrait à son propre moi et, transformé, ne se reconnaît plus lui-même. On fait de lui sa propre contradiction: il dit ce qu'il n'a jamais pensé, il annonce ce qu'il a toujours redouté. Son existence est le paradoxe de son être." (252)

C'est donc l'altération, l'exode, la solitude, qui président à l'oeuvre de prophétie: - "Yahvé dit à Abram: "Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai." (Gén.12,1.)

Commence alors la convocation incessante: - "Abraham! Abraham!" - Il répondit: - "Me voici!" (Gén.22,1) et la disponibilité requise sans mesure, la marche sans répit, qui s'imposent: "Je suis El Shaddaï, marche en ma présence et sois parfait." (Gén.17,1)

L'agir-pur qui travaille ainsi le prophète est alors éprouvé par celui-ci comme passion-pure, car ce qui lui est demandé d'accomplir est outrage, scandale, et relève autant de l'impensable que de l'impossible: - il lui est justement demandé d'affronter incessamment l'impossible, d'annoncer l'inouï, d'imposer en tout démesure et "catastrophe", de porter partout le "glaive" et la blessure, d'instaurer la difficulté et l'insécurité, d'introduire "l'inconnue dans l'équation des hommes reliant Dieu à

l'homme et, par là même, (d') en suspendre la solution par-dessus les gouffres."(253)

Chargé de l'impossible, il est chargé par là même à chaque instant de le surmonter, de le rendre possible et de le réaliser; il lui faut donc sans cesse bouleverser et transgresser toute loi du possible, de la nature, de la logique, de la raison.

* "Pourtant! le mot qui casse l'impossible, qui balaie les obstacles, qui crée l'avenir (...) Il ne fait pas partie du vocabulaire de l'homme."(254)

Quand toute parole est retirée à l'homme confronté à la nuit de l'impossible, c'est alors que surgit "en lui" ce mot inattendu, insensé et impensable: "Laken! pourtant! malgré tout!" Un mot qui déjà ne s'articule plus mais qui se pro-fère comme un cri brut; comme "un marteau qui fracasse le roc!"(Jér.23,29). Mot qui jaillit "ex nihilo" et qui affronte le néant, exhaussant l'espérance hors le désespoir et l'échec, l'avenir des ruines du temps, le OUI le plus ferme d'entre le non le plus obstiné: - mot qui est rappel incessant "de la fissure toujours présente, d'un constant reste à accomplir."(255)

- Mot de totale transgression affirmant l'irrésignation fondamentale qui préside tant au rapport de Dieu à l'homme qu'à celui de l'homme à l'homme, de l'homme au monde, au temps, au mal. - LUTTE est donc le nom du prophète.

- "Quand tout est impossible, quand l'avenir livré au feu,

brûle, quand il n'y a plus de séjour qu'au pays de minuit, alors la parole prophétique qui dit l'avenir impossible, dit aussi le "pourtant" qui brise l'impossible et restaure le temps. (...) Pourtant! Laken! Mot unique dans lequel la parole prophétique accomplit son oeuvre et dégage son essence: cette sorte de mise en route perpétuelle qu'elle est, mais là où cesse la route et lorsqu'il n'est plus de pouvoir d'avancer." (256)

- Pourtant: mot où se dégage et s'éprouve l'essence du prophétisme et l'essence du langage: - faire advenir et se manifester ce qui n'existe pas encore, à force de désir, de confiance, d'attention et d'espérance.

Pourtant: présence toujours enfante au monde, foi toujours enfante en l'autre, fidélité toujours enfante à Dieu, relation toujours enfante au temps.

Pourtant: - l'amour nommant qui re-commence l'histoire, l'amour désirant qui continue la Fable.

* Le temps du prophète, du saint, s'inscrit dans celui de l'Alliance; - "J'institue mon alliance entre moi et toi, et je t'accroîtrai extrêmement." (Gén.17,2)-(257) Ce temps de l'Alliance contractée au passé se répercute à chaque instant du temps qu'il traverse et accompagne sans cesse, qu'il creuse et resoulève; l'existence du prophète, du saint, est tout entière FIDELITE (hosios: saint par fidélité à l'Alliance) et leur agir est un perpétuel "faire ici mémoire" au sens liturgique. Temps participé, temps partagé, temps inchronisé dans l'absolu de l'éternel.

Un temps tout autre se substitue donc à leur temps propre, tout à la fois se concentrant autour du temps "zéro" de l'Alliance (in-chronie), rayonnant par messianité à travers toutes les dimensions du temps afin de rédimer tout RESTE échu au cours du temps (poly-chronie), et s'élançant droit en avant, eschatologiquement, visant l'inconnu et l'impossible (u-chronie). Il ne s'agit pas en cela d'un temps clos, étale et plénifié, il s'agit au contraire d'un temps "désertique", discontinu, bouleversé de coupures, d'interruptions et de renvois, secoué de reflux et de tremblements, d'un temps qui toujours diffère, dia-chronise, s'altère et qui n'assure nulle présence ferme et stable, qui ne garantit rien. Temps impromptu qui "dévaste" l'attente pour mieux la surprendre et la déborder. Temps toujours en marche et en travail, et dont la "fin" (d'ailleurs inconsumable) demeure toujours imprévisible, vouant à l'insomnie de la veille et de l'incertitude.

Obscure nuit-blanche du temps in-chronisé à l'éternel.

- Temps de l'Alliance renouvelé et porté à l'aigu par le "temps de la Passion" où le Verbe se fait chair, où l'éternel se décline au temporel, où le Très-Haut se renverse en Très-Bas et le Très-Bas se redresse en Très-Haut, où le Dehors passe et s'enfante au dedans, meurt au dedans-du-dedans pour mieux ex-poser et ouvrir le dedans au Dehors, où le Tout-Autre "aime jusqu'au bout" son autre pour mieux révéler le mystère de l'altérité, la nécessité et l'urgence de l'altération; - l'absolu et la chance de l'altérité.

Temps de la Passion où s'inaugure une filiation seconde (fondamentalement originaire) qui fait tomber tout homme en déshérence concernant tout pouvoir, tout avoir, tout règne et tout savoir pour l'investir de la possibilité d'un "héritage" autre. - "En effet tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier: Abba! Père! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers; héritiers de Dieu et co-héritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui." (Rom.8,14-17)

Filiation qui est remise-au-monde et au-temps sur un mode autre, et qui passe par une méta-morphe-génèse de tout l'être, toute la chair et le cœur de l'homme; qui passe par l'épreuve de la perte, - perte du nom qui se dédouble, qui se com-pose d'un autre nom, et ce nom autre qui ouvre à "l'héritage" est à "pâtir" et à oeuvrer en un long "travail d'enfantement" (Rom.8,22-25). Héritage qui passe par le renoncement et dont le legs est l'impossible.

* Interpelés, convoqués, et sans cesse envoyés: l'élection, la "mise-à-part", sont messianité; la trans-sivité qu'ils subissent, la lutte qui leur est livrée, le scandale qui leur est imposé et l'impossible qui leur est réclamé, c'est tout cela que le prophète, le saint, doivent à leur tour porter aux autres, avec une même intransigeance, par la lutte, la parole, le silence, par là

miséricorde et l'attention. Ils portent leur témoignage aux autres comme un "feu" et un "glaive" et les convoquent à venir témoigner à leur tour; -"Debout! Montons à l'assaut en plein midi!"(Jér.6,4). Ils viennent, à l'instar de Dieu, rompre tout monologue et toute suffisance et instaurer la PAROLE DIALOGALE.

- "ECOUTE, ISRAEL"(Deut.6,4) en appelle à chaque homme qui se découvre alors un être vocatif, exclamé, et par là médiatisé.

- "Cette

marche vers le haut, ce retour
vraiment impraticables
inscrits dans les interstices des murs
dans le futur clair-cœur.

Là.

....

Du visible, de l'audible, le
mot de tente
apparaissant:
ensemble."(258)

Ensemble: "mot de tente" qui ne se dresse que dans les tracés et les méandres d'un nomadisme perpétuel.

- Ce dont témoignent ces "envoyés" est outrance, "folie", démesure et scandale, en ce qu'un tel témoignage met radicalement en question les institutions et traditions sociales, religieuses, intellectuelles et politiques, en

ce qu'il pulvérise l'autonomie et la paix du moi, en ce qu'il n'octroie ni répit ni délai, ne concède nulle excuse, ne cessant d'exhausser les restes enfouis dans l'oubli et qui demeurent toujours à accomplir; en ce que le "je-ne-sais-quoi-ou-qui fissurant, par sa minuscule mais décisive apparition, le bloc massif des convictions humaines"(259) pre-jette et abandonne chacun dans l'aride et le vide du désert où tout est à réapprendre, et soumet alors à l'épreuve du "Pourtant!".

- "Voici, vous n'êtes moins que rien, et votre oeuvre, c'est moins que néant." (Is. 42, 24)

- Leur rencontre est donc "catastrophe" comme l'est la leur avec Dieu; - et par là se repose le problème de la tentation du crime. Comme l'Idiot, le fou, le mendiant, le prophète et le saint sensibilisent au plus aigu l'essence de la fraternité, car ils avouent incessamment au vif de leur chair sans défense la vulnérabilité foncière de toute chair, la délabilité de tout être, la nécessité vitale de la solidarité et du partage, et dénoncent le leurre d'une liberté autarcique et permissive pour en exiger l'assomption en justice. Ils posent ainsi le doigt sur les plaies les plus vives, - mais les plus profondément enfouies, refoulées, étouffées. Le dialogue qu'ils cherchent à instaurer passe donc par la souffrance, le sacrifice et l'arrachement. Refuser cette douleur et ce déracinement, c'est refuser le dialogue; or, refuser le dialogue lorsqu'on est acculé à donner une réponse, c'est choisir fatalement la violence.

Quand on ne veut pas entendre, pas écouter ni comprendre, on coupe à l'autre la parole; et pour radicalement couper la parole de son interlocuteur, on lui "coupe" la vie, - ainsi Hérode envoyant décapiter Jean-le-Baptiste.

* Et pourtant, "si les paroles prophétiques parvenaient jusqu'à nous, ce qu'elles nous feraient sentir, c'est qu'elles ne détiennent ni allégorie, ni symbole, mais que, par la force concrète du mot, elles mettent à nu les choses, nudité qui est comme celle d'un immense visage qu'on voit et que ne voit pas et qui, comme un visage, est lumière, l'absolu de la lumière, effrayante et ravissante, familière et insaisissable, immédiatement présente et infiniment étrangère, toujours à venir, toujours à découvrir et même à provoquer, quoique aussi lisible que peut l'être la nudité du visage humain: en ce sens seulement, figure." (260)

- Prophètes et saints: par "la force concrète du mot" autant que du silence, ils donnent à lire l'illisible nudité du visage dont ils transpercent et brisent la sédimentation des valeurs, la fossilisation du sens, la sclérose des limites, la pétrification des possibles, l'excès de subjectivité, l'outrance d'intériorité, l'incompréhension et la perversion de la liberté. Nudité qui est comme "un immense visage" à cru dans "l'absolu de la lumière": - gros plan sans fard du visage détruit, dressé à brut dans son vide. Ils donnent à lire quelque chose qui "n'existe pas" encore, qui demeure

"objet d'espérance"; quelque chose qui reste à ECRIRE dans la blancheur et la nudité du visage ainsi restitué à sa vacance première. - Lisible/scriptible.

- Géographie néante du visage où émergent alors dans le tracé de l'écriture nouvelle, des zones de fréquences, de tensions, de vibrations, des cavités de résonnance, des jeux d'ouvertures et de glissements, de métamorphoses, des pistes infrayées, des constellations mouvantes, des lignes de fuite à l'infini, des points de tangence, de rupture, de connection, des agencements et des combinaisons impensées... Visage dépassé, dépensé, transgressé, vers des DEVENIRS inespérés; visage engagé sans retour dans la vitesse de l'à-venir, la démesure de l'impossible libéré. - "Oui, le visage a un grand avenir, à condition d'être détruit et défait. En route vers l'asignifiant, vers l'asubjectif.(...) S'ouvre alors un possible rhizomatique, opérant une potentialisation du possible."(261)

* Une telle transgression qui détruit de fond en comble tout système de "visagéification" saturé de subjectivité et de signifiants ne doit relever que de la miséricorde, ie. d'un souci absolu pour l'autre; - d'un souci donné et partagé par un Tiers.

- "Le souci de ce qui ne fut jamais écrit au présent, mais dans un passé à venir."(262)

Mais l'épreuve du devenir-visage ne se limite pas à la transgression et à la destruction du visage comme subjectivité et signifiant codé; cet "à-venir" du visage



passé par un procès infini de transgression qui conduit jusqu'à la dé-création du visage et à l'éclipse même du signifié.

- "Il y avait qu'il fallait détruire et détruire et détruire,
Il y avait que le salut n'est qu'à ce prix.

Ruiner la face nue qui monte dans le marbre,
Marteler toutes formes, toute beauté.

Aimer la perfection parce qu'elle est le seuil,
Mais la nier sitôt connue, l'oublier morte,

L'imperfection est la cime." (263)

- "L'imperfection est la cime" car elle est la "vérité" et "l'essence" du visage; ie. de sa finitude, de son inachèvement, de son inadéquation constitutives de toute perfection. La perfection ne peut jamais être cime ni fin, elle n'est que marche et seuil franchissable; s'arrêter à un degré de perfection serait abolir le mouvement du désir, scléroser le visage et rompre les liens de fraternité en s'isolant dans la splendeur figée de cette perfection. La perfection, l'innocence, ne sont jamais des états, - c'est pourquoi le pardon est toujours requis.

Chaque visage est appelé dans sa singularité à assumer sa finitude et son imperfection comme CHANCE et GRACE, à affirmer l'éminente positivité du négatif, et cela, dans une solidarité différentielle avec les autres, dans une veille constante de tout "SIGNE" qui passe et

une rédemption de tout RESTE. La liberté humaine est au prix de cette "aliénation" profonde et permanente du moi à l'autre, ie. au prix de la Justice, car "paradoxalement c'est en tant qu'alienus - étranger et autre - que l'homme n'est pas aliéné." (264)

Le salut est au prix de cette incessante destruction qui restitue toujours la force vierge du possible, qui avive toujours davantage la dynamique du désir, qui libère toujours plus d'énergie. Le salut est cette destruction même. Il est dans la dé-création totale du moi, dans la passation de tout pouvoir à l'autre et la solidarité constante et miséricordieuse à autrui.

- "Ayez foi en Dieu. En vérité, je vous le dis, si quelqu'un dit à cette montagne: "Soulève toi et jette toi dans la mer", et s'il n'hésite pas dans son cœur, mais croit que ce qu'il dit va arriver, cela lui sera accordé. Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, remettez-lui, afin que votre Père qui est aux cieux vous remette aussi vos offenses." (Mc. 11, 22-26)

Telle est bien l'éthique de transgression miséricordieuse: - une attention absolue, perpétuelle, à l'autre, à ce qui "n'existe pas" en l'autre et en soi mais qui toujours peut arriver, surgir; une attention dont la patience a transfondé le regard de nuit et l'a ainsi transmué en claire-voyance. Claire-voyance: regard d'aveugle qui "touche" l'impalpable.

- Ce vers quoi tend ainsi le visage en ses dé-formations/trans-formations n'est donc pas une Idée pure ni un concept, ou quelque forme ultime et parfaite, mais est une FORCE vive. Et cette Force est PASSION.

* * * * *